

REVUE DE PRESSE

PORTRAIT DE RITA

texte et mise en scène Laurène Marx

jeu Bwanga Pilipili



Création à Théâtre Ouvert dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

Du jeudi 11 au mardi 30 septembre 2025

FRANCESCA
Relations Presse et Communication
MAGNI

Contact PRESSE

Francesca Magni Relations presse et communication

Francesca Magni

06 12 57 18 64

francesca@francescamagni.com

www.francescamagni.com

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Texte **Laurène Marx**

A partir d'entretiens de **Rita Nkat Bayang**
réalisés par **Laurène Marx** et **Bwanga Pilipili**.

Mise en scène **Laurène Marx**

Avec **Bwanga Pilipili**

Lumières **Kelig Le Bars**

Direction musicale **Laurène Marx**

Création musicale **Maïa Blondeau** avec la participation de **Nils Rougé**

Collaboration artistique **Jessica Guilloud**

Assistante **Elsa Rayan**

PRODUCTION

Cie Hande Kader / Bureau des Filles*

COPRODUCTIONS

Théâtre Ouvert - Centre National des Dramaturgies Contemporaines Les Quinconces
- L'Espal SN du Mans

Le Festival d'Automne à Paris Théâtre National Wallonie Bruxelles Les Halles de
Schaerbeek

Collectif FAIR-E-CCN Rennes Théâtre National de Strasbourg

Théâtre Sorano Scène Conventionnée - Toulouse

Accueil en résidence Mars - Mons, arts de la scène, CCNRB - Collectif FAIR-E, Les
Quinconces l'Espal - Scène nationale du Mans, Théâtre Ouvert - Centre National des
Dramaturgies Contemporaines

DURÉE DU SPECTACLE 1H30

TOURNÉE

> Du 11 au 30 sept. 2025 – Théâtre Ouvert (Paris), dans le cadre du Festival
d'Automne

> 8 et 9 janv. 2026 – Les Quinconces, Le Mans

> Du 20 au 30 janv. 2026 – Théâtre National de Strasbourg

> 18 fév. 2026 – Université de Lille

> Du 3 au 21 mars 2026 – Théâtre National Wallonie Bruxelles

Liste Presse

Générale de presse – 11 septembre à 20h30

- Marouane Bakhti / Mouvement
- Adèle Beyrand / Mouvement
- Amélie Blaunstein-Niddam / Cult News
- Vincent Bouquet / Sceneweb
- Hélène Chevrier / Théâtral Magazine
- Jean Roch de Logiviere / Mouvement
- Sonya Faure / Libération
- Christine Friedel / Théâtre du Blog
- Lisa Giroldini / RFI
- Kilian Orain / Télérama
- Mathieu Perez / Le Canard Enchaîné
- Manuel Piolat Soleymat / La Terrasse
- Micheline Rousselet / Culture SNES
- Zineb Soulaïmani / Mediapart
- Sophie Trommelen / Arts Mouvants

12 septembre 2025

- Armelle Heliot / La Tribune, Marianne

13 septembre 2025

- Frédéric Bonfils / Fou de Théâtre
- Juliette Estremousa / France Culture
- Mathis Grosos / Dramathis et Coup d'œil
- Anaïs Heluin / Politis
- Mylene Lang / Zone Critique
- Fabienne Pascaud / Télérama
- Laura Plas / Les Trois Coups
- Brigitte Remer / Ubiquité Culture
- Jade Sauvanet / Baz'art

15 septembre 2025

- Anne Diatkine / Libération
- Sarah Franck / Blog Art-chipel
- Rafael Font Vaillant / A2S
- Joelle Gayot / Le Monde
- Fanny Imbert / Sceneweb
- Louis Legout / Radio Nova
- Pierre Lesquelen / IO Gazette
- Axel Prince / C'est quoi le titre ?

16 septembre 2025

- Chantal Boiron / Ubu
- Thomas Corlin / Mouvement
- Nicolas Dambre / La Scène
- Guillaume Lasserre / Mediapart
- Pascal Paradou / RFI

17 septembre 2025

- Caroline Chatelet / Sceneweb
- Joseph Confavreux / Mediapart, Esprit Critique
- Aissatou N'Doye / France Culture
- Gérald Rossi / L'Humanité
- Marie Sorbier / France Culture
- Jean-Pierre Thibaudat / Médiapart

18 septembre 2025

- Maria Pia Tolu / Scipario

19 septembre 2025

- Milena Menadier / Revue Pleins Feux
- Anne Verdaguer / Cult News

20 septembre 2025

- Maia Bouteillet / Paris mômes
- René-Pierre Dentille / Tribune de Genève
- Yonnel Liégeois / Chantier Culture
- Marie Plantin / Théâtres(s)

22 septembre 2025

- Prisca Cez / Noctenbule
- Catherine Correze / Manithea

23 septembre 2025

- Eric Demey / Sceneweb
- Jeanne Mouille / Mouvement

24 septembre 2025

- Armelle Magnant / Télérama
- Aurelien Martinez / Têtu

25 septembre 2025

- Julia Martin / Radio Campus
- Floriane Toussaint / Le Parafe

26 septembre 2025

- Ségo Raffaitin / Radio Nova

27 septembre 2025

- Laure Adler / France TV

30 septembre 2025

- Thomas Jean / Marie Claire

Interviews, podcasts et chroniques

- Interview de Laurène Marx par Manuel Piolat-Soleymat dans La Terrasse, le mercredi 16 juillet 2025.

Sortie septembre 2025.

- Interview de Laurène Marx par Hélène Chevrier dans Théâtral Magazine, le 20 juin 2025.

Parution dans le numéro de septembre.

- Interview de Bwanga Pilipili par Lisa Giroladini dans **RFI, Sur le Pont des Arts**, le 15 septembre 2025.

Le 19 septembre 2025, entre 33.05 et 39.31min.

- Interview de Bwanga Pilipili dans Scène Web.

Publication le 8 septembre 2025.

- Interview de Laurène Marx par Aurélie Charon dans **France Culture**, le 2 septembre 2025.

Diffusion le 6 septembre entre 19h48 et 20h dans l'émission *Comme un samedi*.

- Interview de Laurène Marx par Sonya Faure, le 4 septembre 2025 et de Bwanga Pilipili par téléphone le 8 septembre, dans Libération.

Parution le 20 septembre 2025.

- Interview de Laurène Marx par Kilian Orain dans Télérama, le 12 septembre 2025.

Parution le 24 septembre 2025.

- Interview de Laurène Marx par Charline Roux dans Radio Nova (émission Le Score).

Le 26 septembre entre 18h32 et 19h45.

- Podcast – Le Club Médiapart : Esprit critique, chronique entre 0.02 et 17.45.

Diffusion le 28 septembre 2025 à 12h34

- France Culture – Débat critique à 12h avec Marie Sorbier et Vincent Bouquet le 22 septembre 2025 dans *les midis de la culture*.

ANNONCES

Libération

Théâtre et danse

Les spectacles du moment : la biennale de la danse à Lyon, «le Passé» de Julien Gosselin et «Affaires familiales» d'Emilie Rousset...

De l'adaptation de *La chair est triste hélas d'Ovidie*, avec Anna Mouglalis, au Théâtre de l'Atelier, au troisième volet de la *trilogie de Liliane et Paul* de **Marc Lainé** au Théâtre des Célestins de Lyon, en passant par un grand temps fort consacré à **François Chaignaud** au festival d'Automne et *deux Jon Fosse*, à la Comédie-Française et au T2G de Gennevilliers, il y en aura pour tous les genres et les goûts en cette rentrée. Nous reviendrons vite et en détail sur les pièces attendues qui s'appêtent à donner leur première représentation (*Voir clair avec Monique Wittig* d'**Adèle Haenel** aux Bouffes du Nord, *Portrait de Rita* de **Laurène Marx** à Théâtre ouvert...). En attendant notre (gros) tour de chauffe, *Libé* vous livre sa sélection de festivals à venir dans les prochaines semaines et de pièces déjà aimées et chroniquées dans nos pages.

Libération

Théâtre et danse Les spectacles à voir (ou à réserver) cette semaine : «La guerre n'a pas un visage de femme» d'après Svetlana Alexievitch, «Honda Romance» de Vimala Pons et «Vaslav» d'Olivier Normand

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. Parmi les autres spectacles vus par «Libé» cette semaine : «Portrait de Rita» de Laurène Marx, «The last supper» du collectif Mexa et «les Enivrés» d'Ivan Viripaev.

«Portrait de Rita» de Laurène Marx

C'est la comédienne Bwanga Pilipili (qui incarne Rita, seule sur la scène) qui la première a parlé de cette mère camerounaise à l'autrice et metteuse en scène Laurène Marx : le fils de Rita a été plaqué au sol, un genou de policier sur le cou, dans son école. Il avait 9 ans. Laurène Marx a longuement rencontré Rita et dresse dans cette pièce forte, brutale et pourtant souvent drôle, le portrait d'une femme noire en Belgique, victime du racisme. Laurène Marx présente aussi *Jag et Johnny* et *Pour un temps soit peu* à Théâtre ouvert.



Sélection Le top 10 de la
semaine du service Culture :
«Oui» de Nadav Lapid, «Nino» de
Pauline Loquès, «Portrait de
Rita» de Laurène Marx...

Perdus au multiplex, hagards à la librairie, déboussolés devant les plateformes de streaming... Vous ne savez que voir, lire, écouter, faire en cette fin de semaine ? La team Culture vous donne quelques conseils.

«Portrait de Rita» de Laurène Marx

Avec sa nouvelle création l'autrice explore d'autres vies que la sienne, le racisme et l'exclusion. *Portrait de Rita* part d'un fait réel : en septembre 2023, à Nalinnes en Belgique, un enfant noir de 9 ans est plaqué au sol par un policier, genou sur son cou, au sein même de son école. Seule sur scène, la comédienne Bwanga Pilipili incarne la mère de l'enfant et porte les mots politiques, poétiques et concrets de Laurène Marx qui confirme la virtuosité impressionnante d'une écriture hors des clous.

Le Service Culture

Télérama

“Portrait de Rita”, “Jag et Johnny”, “Pour un temps sois peu”, par
Laurène Marx



« Pour un temps sois peu », par Laurène Marx. Photo Pauline Le Goff

Artiste sans nul autre pareil, sensible mais brutale, surtout profondément libre, Laurène Marx présente en cette rentrée trois de ses spectacles : *Portrait de Rita*, *Jag et Johnny* et *Pour un temps sois peu*. Réjouissante nouvelle, car entre stand-up et théâtre, performance et discours militant, l'autrice-metteuse en scène transgenre casse les codes. Elle s'inspire de phénomènes de société et de son propre parcours pour ciseler son écriture punchy. Violences racistes, sentiment de passer d'une classe sociale à une autre, transition de genre : ces trois spectacles narrent un morceau de notre époque, de notre histoire, tout en réinventant écriture et mise en scène si intensément maniés par Laurène Marx. — **K.O.**

Les visages de la rentrée



Bwanga Pilipili dans *Portrait de Rita* de Laurène Marx à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, du 11 au 30 septembre



Originaire du Kivu, en République démocratique du Congo et diplômée de l'INSAS, **Bwanga Pilipili** jongle entre les métiers d'actrice, d'autrice et de metteuse en scène. Artiste associée au Théâtre du Rideau de Bruxelles, elle est dramaturge pour le premier spectacle de **Yousra Dhary**, *Kheir Inch Allah*. Elle est également co-créatrice des trois éditions du Festival Bruxelles/Africapitales et de B. Narrative aux Halles de Schaerbeek.

En septembre 2023, Mathis, un écolier de 9 ans près de Charleroi, subit les insultes racistes de ses camarades. En réaction, il entre dans une colère jugée incontrôlable par l'école, qui décide d'appeler la police. À son arrivée, sa mère, Rita, découvre son fils plaqué au sol par un agent de police. À partir de cet acte de violence raciste, l'autrice et metteuse en scène **Laurène Marx**, spécialiste du seule en scène, et Bwanga Pilipili choisissent de raconter l'histoire à travers le parcours de la mère, une femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère.

Les Inrockuptibles

Arts & Scènes

Julien Gosselin, Ovidie et Laurène Marx : que voir au théâtre en ce moment ?

Portrait de Rita, Jag et Johnny, Pour un temps sois peu, par **Laurène Marx**

Pour celles et ceux qui ne connaîtraient pas Laurène Marx, l'artiste invente un genre plutôt inédit sur les planches, le stand-up triste : une femme, face à un micro, qui raconte des histoires ; pas forcément tristes, mais plutôt navrantes, choquantes, révoltantes. Les programmeur·ices du Festival d'automne ont eu la bonne idée de consacrer son travail avec trois pièces : *Portrait de Rita* qui met en scène une mère de famille confrontée aux injustices racistes subies par son fils, *Jag et Johnny* qui dépeint son retour dans son milieu d'origine, la classe populaire iséroise et *Pour un temps sois peu*, laquelle relate la réalité des transitions de genre en France.

Igor Hansen-Love

franceinfo: culture

Rentrée théâtrale 2025 : dix pièces attendues cet automne à Paris

Cette saison s'inscrit sous le signe de l'engagement et met en lumière des auteurs majeurs.

Portrait de Rita, Théâtre Ouvert

Après un triomphe au Festival d'Avignon, Laurène Marx présente sa nouvelle création, *Portrait de Rita*, dans le cadre du Festival d'Automne. Cette pièce s'inspire du témoignage poignant de Rita Nkat Banyang, une mère qui lutte contre le racisme systémique dont son fils est victime. Elle raconte le parcours de Rita, une femme d'affaires camerounaise contrainte de devenir aide-ménagère, confrontée au regard réducteur de la société. Laurène Marx, accompagnée de la comédienne Bwanga Pilipili, explore cette histoire à travers plusieurs perspectives afin de dévoiler une expérience partagée de fétichisation et de déshumanisation. Le spectacle met en lumière un racisme systémique qui oppresse les individus au quotidien.

Paul Dubois

INTERVIEWS

Laurène Marx : «Je comprends la solitude, la fétichisation, l'isolement social»

Alors que son stand-up autofictionnel tourne toujours, l'artiste présente deux créations qu'elle met en scène, dont «Portrait de Rita», où elle explore d'autres vies que la sienne, le racisme et l'exclusion.

Heurusement qu'elle écrit vite. Les premiers textes de Laurène Marx, «stand up tristes» comme elle les appelle, étaient rédigés «sous cote et sous Rituel», en quelques jours, quand les baby-sittings et les emplois précaires lui en laissent le temps. Ils l'ont fait connaître : une poétique d'oralité et d'éclats, une frontalité, l'humour qui surgit et la fulgurance des images convoquées pour dire la violence subtile par son corps trans, les troubles de l'attention, la gifle du déclassement social. De salle pleine en salle pleine, son seul en scène. Pour un temps, soit peu tuarme encore en cette rentrée. Heureusement qu'elle écrit vite car cet automne ce sont deux nouveaux spectacles qu'elle met en scène, deux créations qui marquent une nouvelle étape. «Un écrivain c'est quoi ?» explique-t-elle. «Un prof de français qui a touché un petit héritage et peut enfin se consacrer à son roman. Et bien moi, c'est pareil, ça y est, je suis reconnue, je peux me penser qu'à mes textes. Je vais mieux, je vais même bien et j'écris toujours dans l'urgence.»

Que ce soit dans *Portrait de Rita* ou dans *Jag et Johnny*, donnés ces jours-ci à Théâtre ouvert, à Paris, elle sort d'elle-même et raconte d'autres vies que la sienne mais tout aussi réelles : celle de Rita, mère camerounaise confrontée au racisme en Belgique, et celle de Jag qui revient pour quelques jours dans sa famille, classe populaire de l'ère. Laurène Marx quitte aussi le plateau pour laisser place à d'autres comédiennes.

Équilibre. «Quand Rita dit : "Il m'ont tout fait", je pourrais le dire aussi. C'est une phrase d'elle et de moi. Je ne peux pas conjuguer ma vie à la sienne, le racisme qu'elle a affronté n'est pas la transphobie que je subis. En revanche, je comprends la solitude, la fétichisation, l'isolement social.» *Portrait de Rita* part d'un fait réel : en septembre 2023, à Nalinnes en Belgique, un enfant noir de 9 ans est plaqué au sol par un policier, genou sur son cou, au sein même de son école. Sa mère, Rita Nket Bayang, que Laurène a longuement rencontrée et qui assaillait, emue, en septembre, accourt et le découvre immobile, captant le



L'actrice et comédienne Laurène Marx. PHOTO FAURÉ LE GORFF

mince filet d'air que lui laisse le placage ventral. «Un fait divers», dit Laurène Marx. «Pour en faire une histoire, il me fallait revenir à plus loin, à l'histoire de sa maman. Tu ne te réveillais pas un jour avec un gamin noir qui se fait écraser le torse par la police, comme Georges Floyd, dans une école. D'abord il a fallu écraser sa mère. Et avant sa mère il a fallu écraser un peuple.» Écrire des fictions n'intéresse pas Laurène Marx, même si ses mots quittent souvent les rives habituelles du théâtre documentaire. «Comment font-ils pour vivre de si peu de paysages ? s'alarme Rita à son arrivée en Belgique. «Je suis une ancienne junky et, quand on l'a été, on le reste. J'ai arrêté plein de substances mais je suis toujours accro aux portraits, aux histoires, à l'événement.» Tout son équilibre

tient là, sur ce fil : comment écrire l'histoire d'une autre sans se l'approprier ? La question s'était déjà brutalement posée lors de la création de *Pour un temps soit peu* qui aboutit à deux versions concurrentes du même texte, l'une mise en scène par Lena Paugan, l'autre jouée par Laurène Marx elle-même. Qu'ajouter de soi, de sa voix et de son écriture sans trahir celle qui nous l'a confiée ? «Toutes les scènes du *Portrait de Rita* sont vraies. Mais j'y ai ajouté mon mauvais esprit, mon ironie, en veillant à ce que jamais Rita ne disparaisse.»

«Je veux du fun.» C'est la comédienne Bwanga Filippi qui a parlé de l'histoire de Rita à Laurène Marx, c'est elle qui l'incarne seule sur scène, debout face au micro sur pied posé au centre du plateau : «La poé-

sie de Laurène est concrète, exigeante et très parlée. Elle permet de regarder le racisme subi par Rita sans fausse pudeur, tout en prenant soin de ne pas reproduire la violence en la mettant en scène.» Il y a aussi de l'humour, franc, parfois potache, qui accorde les genres. «Je veux du fun, revendique Laurène Marx. Je disais sans cesse à l'éclairagiste : "Mets-moi de belles couleurs, je veux que ça dégage !" Pas pour soulager le spectateur, pas pour rendre moins inconfortable la violence raciste, transphobe ou classiste. Seulement, «dans la vie, personne n'est qu'une boule de douleurs.»

Dans son enfance aussi ça rigolait beaucoup. «Je viens d'une famille de tanlaris, de tapewari et enfants de rapteurs de femmes. Mais il y avait des éclats de rire en permanence et des hurlements, enfin chez

moi, rires et hurlements c'était pareil.» Son père était contrôleur des impôts, sa mère au foyer. «J'ai grandi dans une secte, chez les Témoins de Jéhovah. Je suis sortie de là bipolaire, débarquant dans la société en n'y comprenant rien.» Mais chez elle, il y avait des livres. «J'ai passé mon enfance, avec une détermination autistique.» Laurène Marx a aujourd'hui 38 ans, elle n'a pas revu ses parents depuis un moment - sa mère, tout de même, après sa transition. Elle a levé les yeux de son jardinage et l'a reconnue immédiatement : «C'est dingue, les robes, ça vous reconnaît toujours.»

Constellation. La transition de Laurène Marx est un second déclassement : «Être trans, c'est vivre dans un monde qui n'est pas le tien, ça fait très jeu vidéo. C'est se balader sans cesse dans une forêt sombre, développer des stratégies pour t'en sortir, être créative.» Cette étrangeté du monde nourrit son écriture. Sur son bras droit, parmi la constellation de ses tatouages, il y a le mot «Filles», «Je ne les suis fait sauver après avoir la Nelly Arcos.» Avant même les soins de préménos, les listes d'attente pour ses spectacles sont longues, un public plus jeune que la moyenne s'y presse, soutient. «Il y a ceux qui n'attendent et ceux qui fûrent profondément.» Ses posts tristes, où elle commente tout autant l'actualité, que les films vus au cinéma, sont drôles, abrupts, parfois méchants et à l'empêche pièce.

Laurène Marx ne va pas au théâtre : «C'est un plaisir immense le langage, mais on ne le parle pas, il est où le langage ? Il est où le langage ? Et puis je ne supporte pas le jeu d'acteur, cette acrobatie pas possible...»

Le théâtre pourtant l'a sauvée comme elle le reconnaît : «Caroline Morikawa, la directrice du Théâtre ouvert qui accompagne la création des pièces de Laurène Marx a sorti de la misère.» Elle préfère le cinéma et les romans de Laurent Mauvignier : «C'est un stylé, comme Collette et Proust.» Aux autres, elle recommande de se révolutionner. «J'ai fait vanilleuse, mais c'est très bon ça que je veux faire. Moi j'ai dû tout oublier, car pour transgresser il faut tout oublier. Est-ce que tout le monde est prêt à remettre sans cesse son art en question ?»

SONYA FAURE

PORTRAIT DE RITA au Théâtre ouvert (75020) jusqu'au 30 septembre.

JAG ET JOHNNY au Théâtre ouvert, les 23, 20 et 27 septembre : **POUR UN TEMPS SOIT PEU** à l'Espèce 1789 à Saint-Ouen (93), les 14 et 15 octobre ; dans le cadre du festival d'Automne à Paris.

Sonya Faure



Spectacles

Laurène Marx : «Je comprends la solitude, la fétichisation, l'isolement social»

Alors que son stand-up autofictionnel tourne toujours, l'autrice présente deux créations qu'elle met en scène, dont Portrait de Rita, où elle explore d'autres vies que la sienne, le racisme et l'exclusion.

Heureusement qu'elle écrit vite. Les premiers textes de Laurène Marx, «stand up tristes» comme elle les appelle, étaient rédigés «sous coke et sous Ritaline», en quelques jours, quand les baby-sittings et les emplois précaires lui en laissaient le temps. Ils l'ont fait connaître : une poésie d'oralité et d'éclats, une frontalité, l'humour qui surgit et la fulgurance des images convoquées pour dire la violence subie par son corps trans, les troubles de l'attention, la gifle du déclassé social. De salles pleines en salles pleines, son seul en scène Pour un temps soit peu tourne encore en cette rentrée.

Heureusement qu'elle écrit vite car cet automne ce sont deux nouveaux spectacles qu'elle met en scène, deux créations qui marquent une nouvelle étape. « Un écrivain c'est quoi ? explique-t-elle. Un prof de français qui a touché un petit héritage et peut enfin se consacrer à son roman. Et bien moi c'est pareil : ça y est, je suis reconnue, je peux ne penser qu'à mes textes. Je vais mieux, je vais même bien et j'écris toujours dans l'urgence.» Que ce soit dans Portrait de Rita ou dans Jag et Johnny, données ces jours-ci à Théâtre ouvert, à Paris, elle sort d'elle-même et raconte d'autres vies que la sienne mais tout aussi réelles : celle de Rita, mère camerounaise confrontée au racisme en Belgique, et celle de Jag qui revient pour quelques jours dans sa famille, classe populaire de l'Isère. Laurène Marx quitte aussi le plateau pour laisser place à d'autres comédiennes.

Comment écrire l'histoire d'une autre ?

«Quand Rita dit : "Ils m'ont tout fait", je pourrais le dire aussi. C'est une phrase d'elle et de moi. Je ne peux pas comparer ma vie à la sienne, le racisme qu'elle a affronté n'est pas la transphobie que je subis. En revanche, je comprends la solitude, la fétichisation, l'isolement social.» Portrait de Rita part d'un fait réel : en septembre 2023, à Nalinnes en Belgique, un enfant noir de 9 ans est plaqué au sol par un policier, genou sur son cou, au sein même de son école. Sa mère, Rita Nkat Bayang que Laurène a longuement rencontrée et qui assistait, émue, à la première, accourt et le découvre immobile, captant le mince filet d'air que lui laisse le

placage ventral. «Un fait divers, dit Laurène Marx. Pour en faire une histoire, il me fallait revenir à plus loin, à l'histoire de sa maman. Tu ne te réveilles un jour avec un gamin noir qui se fait écraser le torse par la police, comme Georges Floyd, dans une école. D'abord il a fallu écraser sa mère. Et avant sa mère il a fallu écraser un peuple.»

Ecrire des fictions n'intéresse pas Laurène Marx, même si ses mots quittent souvent les rives habituelles du théâtre documentaire – «Comment font-ils pour vivre de si peu de paysages ?» s'alarme Rita à son arrivée en Belgique. «Je suis une ancienne junky et, quand on l'a été, on le reste. J'ai arrêté plein de substances mais je suis toujours accro aux portraits, aux histoires, à l'événement.» Tout son équilibre tient là, sur ce fil : comment écrire l'histoire d'une autre sans se l'approprier ? La question s'était déjà brutalement posée lors de la création de Pour un temps soit peu qui aboutit à deux versions concurrentes du même texte, l'une mise en scène par Lena Paugam, l'autre jouée par Laurène Marx elle-même. Qu'ajouter de soi, de sa voix et de son écriture sans trahir celle qui nous l'a confiée ? «Toutes les scènes du Portrait de Rita sont vraies. Mais j'y ai ajouté mon mauvais esprit, mon ironie, en veillant à ce que jamais Rita ne disparaisse.»

«Rires et hurlements, c'était pareil»

C'est la comédienne Bwanga Pilipili qui a parlé de l'histoire de Rita à Laurène Marx, c'est elle qui l'incarne seule sur scène, debout face au micro sur pied posé au centre du plateau : «La poésie de Laurène est concrète, exigeante et très parlée. Elle permet de regarder le racisme subi par Rita sans fausse pudeur, tout en prenant soin de ne pas reproduire la violence en la mettant en scène.» Il y a aussi de l'humour, franc, parfois potache, qui écorche les genoux. «Je veux du fun, revendique Laurène Marx. Je disais sans cesse à l'éclairagiste : "Mets-moi de belles couleurs, je veux que ça dégueule !"» Pas pour soulager le spectateur, pas pour rendre moins inconfortable la violence raciste, transphobe ou classiste. Seulement, «dans la vie, personne n'est qu'une boule de douleur».

Dans son enfance aussi ça rigolait beaucoup. «Je viens d'une famille de taulards, de tapeurs d'enfants, de tapeurs de femmes. Mais il y avait des éclats de rire en permanence et des hurlements, enfin chez moi, rires et hurlements c'était pareil.» Son père était contrôleur des impôts, sa mère au foyer. «J'ai grandi dans une secte, chez les Témoins de Jéhovah. Je suis sortie de là bipolaire, débarquant dans la société en n'y comprenant rien.» Mais chez elle, il y avait des livres. «J'y ai passé mon enfance, avec une détermination autistique.» Laurène Marx a aujourd'hui 38 ans, elle n'a pas revu ses parents depuis un moment – sa mère, tout de même, après sa transition. Elle a levé les yeux de son jardinage et l'a reconnue immédiatement : «C'est dingue, les mères, ça vous reconnaît toujours.»

«Des stratégies pour t'en sortir»

La transition de Laurène Marx est un second déclassement : «Etre trans, c'est vivre dans un monde qui n'est pas le tien, ça fait très jeu vidéo. C'est se balader sans cesse dans une forêt sombre, développer des stratégies pour t'en sortir, être créative.» Cette étrangeté du monde nourrit son écriture. Sur son bras droit, parmi la constellation de ses tatouages, il y a le mot «Folle». «Je me le suis fait tatouer après avoir lu Nelly Arcan.»

Avant même les soirs de premières, les listes d'attente pour ses spectacles sont longues, un public plus jeune que la moyenne s'y presse, soutient. «Il y a ceux qui m'admirent et ceux que j'énerve profondément.» Ses posts Insta, où elle commente tout autant l'actualité, que les films vus au cinéma, sont drôles, abrupts, parfois méchants et à l'emporte pièce.

Laurène Marx ne va pas au théâtre : «C'est un plaisir immense le langage, mais au théâtre aujourd'hui, il est où le langage ? Il est où le style ? Et puis je ne supporte pas le jeu d'acteur, cette scansion pas possible...» Le théâtre pourtant l'a sauvée comme elle le reconnaît : «Caroline Marcillac, [la directrice du Théâtre ouvert qui accompagne la création des pièces de Laurène Marx] m'a sortie de la misère.» Elle préfère le cinéma et les romans de Laurent Mauvignier : «C'est un styliste, comme Colette et Proust.» Aux autres, elle recommande de se révolutionner. «J'ai l'air vaniteuse, mais c'est très humble ce que je veux faire. Moi j'ai dû tout oublier, car pour transitionner il faut tout oublier. Est-ce que tout le monde est prêt à remettre sans cesse son art en question ?»

Sonya Faure

N° 3950 – du 27 au 3/10/2025

PORTRAIT | THÉÂTRE



Marx attaque

Venue tardivement au théâtre, l'artiste trans Laurène Marx, au parcours cabossé, affûte sa plume dans des monologues enragés. Un souffle rare qui se déploie sur plusieurs scènes cet automne.

Par Kilian Orain

Elle dit qu'elle est folle, pour devancer les critiques. Que son image a été écornée par des années de misère. Qu'elle a malheureusement renvoyé autour d'elle la violence qu'elle a subie. À 38 ans, l'autrice-metteuse en scène-performatrice Laurène Marx n'a pas été épargnée par la vie. Aujourd'hui programmée au Festival d'automne, l'artiste trans et non binaire a mis du temps à venir au théâtre. Elle n'en a presque jamais vu. Son truc, enfant, c'était le cinéma, dévoré à la télé, surtout lorsqu'à 16 ans elle quitta le système scolaire. Née en Seine-Saint-Denis d'un père contrôleur des impôts et d'une mère femme au foyer et témoin de Jéhovah, ayant grandi dans le Sud-Ouest, Laurène Marx a rapidement fui le

À VOIR

EXA

Portrait de Rita, jusqu'au 30 sept., Théâtre Ouvert, Paris 20^e; les 8 et 9 janv., Le Mans (72); du 20 au 30 janv., Théâtre national de Strasbourg; le 18 fév., Lille.

Jag et Johnny, le 27 sept., Théâtre Ouvert, Paris 20^e; du 13 oct. au 15 nov., la Reine Blanche, Paris 18^e; le 19 nov., Paris Nord Campus Villetaneuse; le 16 avril, Montpellier; le 17 avril, ATP de l'Aude, Limoux.

Pour un temps sois peu, Les 14 et 15 octobre, Espace 1789, Saint-Ouen. **Le soleil se lève aussi pour les cassos**, le 29 janv., Sorbonne Nouvelle, Paris 12^e. **LIRE** aussi p. 72.

carcan familial et s'est réfugiée à Paris, à 21 ans. Elle y a réalisé quelques films; multiplié les petits boulots, avoue aussi s'être prostituée pour augmenter ses maigres revenus. Au fil des ans, la drogue l'a fracassée. Mais elle n'a jamais renoncé à écrire. Elle dit qu'elle est une styliste. Qu'il n'y a pas un jour où elle n'a pas écrit, où elle n'a pas passé des heures à peaufiner sa langue. Pour des romans, des nouvelles, des poèmes jamais édités. Et des monologues engagés, aujourd'hui sa signature, qui l'ont amenée au théâtre, n'hésitant pas à les proposer pour la scène. Dans ses stand-up tristes ou ses portraits, il y a toujours un micro sur pied, vestige des quelques apparitions qu'elle a pu faire dans des cafés-théâtres et de son goût pour le stand-up américain. Éclectique et érudite, Laurène Marx cite comme sources d'inspiration aussi bien Brel, beaucoup écouté par son père, que Céline ou la Bible, «*matraquée toute mon enfance*». Sur scène, le micro, qu'elle caresse souvent, lui permet de réchauffer sa voix, d'oublier son timbre rauque, qui trahit sa transidentité. «*Dans la vraie vie, tout me rappelle que je suis une femme trans. J'ai un temps porté des robes, mais je ne peux plus. C'est trop dangereux*». Aujourd'hui, le théâtre la protège. Lorsqu'elle a obtenu pour la première fois le statut d'intermittente, il y a deux ans, elle en a pleuré. Fanny Sintès, la première, l'a mise sur les rails. «*Elle codirigeait le Lyncéus Festival dans les Côtes-d'Armor et m'a donné ma chance après avoir lu la note d'intention de ce qui allait devenir Pour un temps sois peu*». Fanny l'a mise en scène au Théâtre de Belleville en 2022. Lena Paugam (également membre du Lyncéus Festival) avait fait de même, mais en confiant le texte à une comédienne cisgenre, ravivant les débats sur la légitimité qu'a ou non un artiste à jouer n'importe quel rôle. Cette version-là a finalement été déprogrammée. «*À cette époque, j'étais pauvre et j'ai accepté que mon texte soit interprété par quelqu'un d'autre, avant de revenir sur ma décision. On me le reproche encore, alors qu'il stagnait, pour moi, simplement de justice*». Ensuite accompagnée par Caroline Marclhac, directrice du Théâtre Ouvert, scène du 20^e arrondissement parisien consacrée aux auteurs contemporains, Laurène Marx a créé *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, *Jag et Johnny* et *Portrait de Rita*. À chaque fois, le souffle de la langue sculptée au scalpel envahit les esprits et la scène. Jamais de décor. Juste un corps et une voix qui portent ses mots percutants. Elle-même, ou les interprètes qui disent ses textes, invite à pénétrer son monde intérieur. Transidentité, folie, pauvreté... y trônent en majesté. C'est peu commun. Laurène Marx invente le théâtre qu'elle aimerait voir. Et elle a déjà tout d'une grande artiste.

Télérama'

La langue sculptée au scalpel de Laurène Marx s'installe sur la scène du Festival d'automne

Dans "Portrait de Rita", stand-up autofictionnel, l'artiste déploie un univers peu commun, dont transidentité, folie et pauvreté sont les thèmes de prédilection. À voir au Théâtre Ouvert, à Paris, jusqu'au 30 septembre.

Elle dit qu'elle est folle, pour devancer les critiques. Que son image a été écornée par des années de misère. Qu'elle a malheureusement renvoyé autour d'elle la violence qu'elle a subie. À 38 ans, l'autrice-metteuse en scène-performatrice Laurène Marx n'a pas été épargnée par la vie. Aujourd'hui programmée au Festival d'automne, l'artiste trans et non binaire a mis du temps à venir au théâtre. Elle n'en a presque jamais vu. Son truc, enfant, c'était le cinéma, dévoré à la télé, surtout lorsqu'à 16 ans elle quitta le système scolaire. Née en Seine-Saint-Denis d'un père contrôleur des impôts et d'une mère femme au foyer et témoin de Jéhovah, ayant grandi dans le Sud-Ouest, Laurène Marx a rapidement fui le carcan familial et s'est réfugiée à Paris, à 21 ans. Elle y a réalisé quelques films ; multiplié les petits boulots, confie aussi s'être prostituée pour augmenter ses maigres revenus. Au fil des ans, la drogue l'a fracassée. Mais elle n'a jamais renoncé à écrire.

Elle dit qu'elle est une styliste. Qu'il n'y a pas un jour où elle n'a pas écrit, où elle n'a pas passé des heures à peaufiner sa langue. Pour des romans, des nouvelles, des poèmes jamais édités. Et des monologues engagés, aujourd'hui sa signature, qui l'ont amenée au théâtre, n'hésitant pas à les proposer pour la scène. Dans ses stand-up tristes ou ses portraits, il y a toujours un micro sur pied, vestige des quelques apparitions qu'elle a pu faire dans des cafés-théâtres et de son goût pour le stand-up américain.

Le théâtre la protège

Éclectique et érudite, Laurène Marx cite comme sources d'inspiration aussi bien Brel, beaucoup écouté par son père, que Céline ou la Bible, « *matraquée toute mon enfance* ». Sur scène, le micro, qu'elle caresse souvent, lui permet de réchauffer sa voix, d'oublier son timbre rauque, qui révèle malgré elle sa transidentité. « *Dans la vraie vie, tout me rappelle que je suis une femme trans. J'ai un temps porté des robes, mais je ne peux plus. C'est trop dangereux.* » Aujourd'hui, le théâtre la protège. Lorsqu'elle a obtenu pour la première fois le statut d'intermittente, il y a deux ans, elle en a pleuré.

« J'ai accepté que mon texte soit interprété par quelqu'un d'autre, avant de revenir sur ma décision. »

Fanny Sintès, la première, l'a mise sur les rails. *« Elle codirigeait le Lyncéus Festival dans les Côtes-d'Armor et m'a donné ma chance après avoir lu la note d'intention de ce qui allait devenir Pour un temps sois peu. »* Fanny l'a mise en scène au Théâtre de Belleville en 2022. Lena Paugam (également membre du Lyncéus Festival) avait fait de même, mais en confiant le texte à une comédienne cisgenre, ravivant les débats sur la légitimité qu'a ou non un artiste à jouer n'importe quel rôle. Cette version-là a finalement été déprogrammée. *« À cette époque, j'étais pauvre et j'ai accepté que mon texte soit interprété par quelqu'un d'autre, avant de revenir sur ma décision. On me le reproche encore, alors qu'il s'agissait, pour moi, simplement de justice. »*

Ensuite accompagnée par Caroline Marcihac, directrice du Théâtre Ouvert, scène du XX^e arrondissement parisien consacrée aux auteurs contemporains, Laurène Marx a créé *Je vis dans une maison qui n'existe pas, Jag et Johnny* et *Portrait de Rita*. À chaque fois, le souffle de la langue sculptée au scalpel envahit les esprits et la scène. Jamais de décor. Juste un corps et une voix qui portent ses mots percutants. Elle-même, ou les interprètes qui disent ses textes, invite à pénétrer son monde intérieur. Transidentité, folie, pauvreté... y trônent en majesté. C'est peu commun. Laurène Marx invente le théâtre qu'elle aimerait voir. Et elle a déjà tout d'une grande artiste.

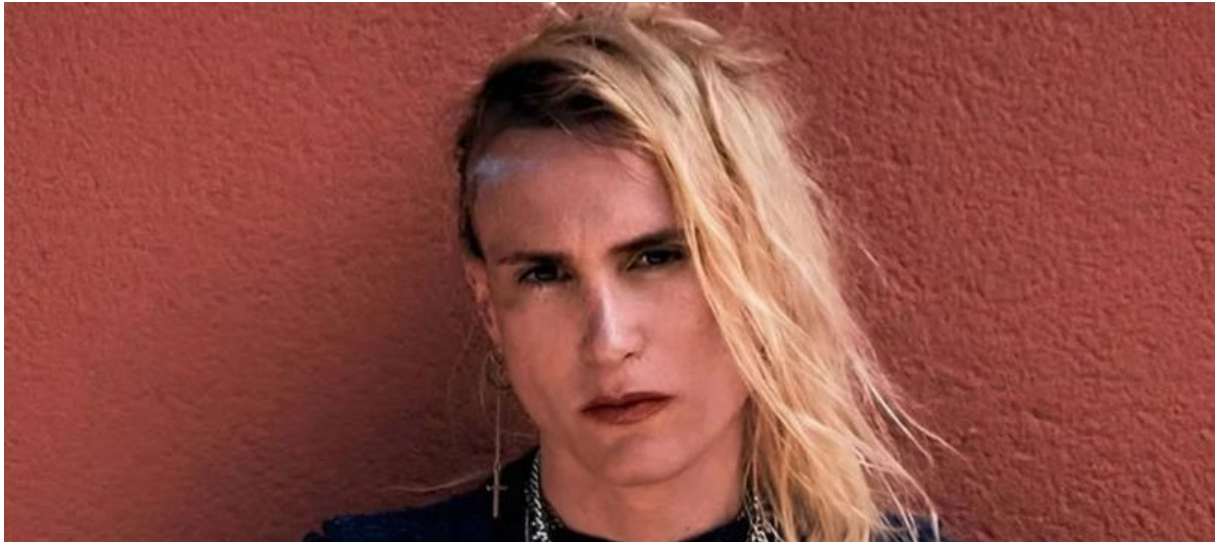
Kilian Orain

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - ENTRETIEN

« Portrait de Rita » et « Jag et Johnny », deux « stand-ups tristes » de l'autrice et metteuse trans Laurène Marx



PROPOS RECUEILLIS / LAURÈNE
MARX
THÉÂTRE OUVERT / TEXTES ET
MISES EN SCÈNE LAURÈNE MARX

Publié le 26 août 2025 - N° 335

Dans le cadre du Festival d'Automne, Théâtre Ouvert présente deux « stand-ups tristes » de l'autrice et metteuse trans Laurène Marx. Le premier est la création de *Portrait de Rita*, interprété par Bwanga Pilipili, qui rend compte du racisme systémique à travers la vie d'une immigrée camerounaise. Le second est la reprise de *Jag et Johnny*, interprété par Jessica Guilloud, qui raconte le retour de la comédienne dans le milieu blanc populaire isérois de son enfance. Deux propositions pour dire le monde tel qu'il est.

« Si je fais du stand-up, c'est parce que c'est ma culture, plus que le théâtre. Mais j'ai souvent été déçue par ce que je vois et ce que j'entends en France sur les scènes de stand-up. Car cette forme impose un cadre : écrire des textes avec une vanne toutes les 45 secondes, des textes qui doivent provoquer un rire toutes les 45 secondes.

Moi, j'ai voulu échapper à cette pression anti-littéraire. Car j'aime beaucoup la littérature. J'ai donc imaginé ce que j'appelle des "stand-ups tristes". Cette forme me rend libre. Elle me permet de faire des vanes, parce que j'aime ça, mais aussi de créer de la littérature, sans aucune pression. En fait, tout ce que je fais, que ce soit dans ma façon d'écrire ou de créer, c'est pour me libérer de la pression. Je veux produire des créations sans souffrance. Pour cela, j'écris des monologues. Des monologues sans décor. Je veux une littérature qui, d'un côté, ne considère pas que le fait de ne pas rire à la fin de chaque phrase soit un échec et qui, de l'autre, puisse être légère, puisse avoir des ruptures de ton, de style.

Chercher par le style

Aujourd'hui, je ne fais plus que des portraits. Je rencontre des gens et j'écris sur leur vie. Ensuite, le théâtre se présente de lui-même. Ce qui compte beaucoup pour moi, c'est que ce soit fun. Il faut que ma façon d'écrire donne envie aux gens d'écouter et de lire ces histoires. J'ai envie de captiver les gens, de faire en sorte qu'ils s'intéressent vraiment à la vie de Jag, comme à la vie de Rita, une femme camerounaise qui a subi de la misogynie, du racisme, des violences policières, des violences étatiques... Dit comme ça, évidemment, ce n'est pas très sexy. Et je sais que la plupart des gens se foutent de tout ça. Je ne suis pas une rêveuse : j'ai compris comment le monde fonctionne. Ce que je fais doit donc être assez shiny, assez pop, pour que les gens s'intéressent à ces sujets. Et si j'arrive à les intéresser, si je les fais rire, ils vont les assimiler, ils vont être marqués profondément. Pour ça, il n'y a qu'un seul moyen : chercher par le style, par la formulation, chercher par l'art... »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

“Théâtral magazine

L'actualité du théâtre

Sept. - Oct. 2025

à partir du

11

Sept.

■ PORTRAIT DE RITA, JAG ET JOHNNY, POUR UN TEMPS SOIS PEU

Théâtre Ouvert - Paris

Espace 1789 - Saint-Ouen

Laurène Marx Un micro, une actrice

Un micro, une actrice et un sujet qui donne les nerfs. Laurène Marx est experte en stand-up triste. Pas besoin de faire rire pour capter les gens. Qu'elle joue ses propres textes ou qu'elle dirige une autre actrice, la conscience est toujours percutée. Comme avec l'emblématique et autofictionnel *Pour un temps sois peu* qui dénonce les discriminations vécues par les personnes trans et qu'elle reprend au festival d'Automne, comme *Jag et Johnny* dans lequel Jessica Guilloud raconte son retour dans une famille maltraitante ou la création du *Portrait de Rita*.

Théâtral magazine : *Portrait de Rita*, c'est l'histoire d'une femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère en France. Son fils Mathis, victime de racisme à l'école a piqué une crise et s'est retrouvé plaqué au sol par la police. A 9 ans.

Laurène Marx : C'est Bwanga Pilipili, l'actrice, qui m'a parlé de cette histoire, que j'avais vue passer sur Instagram. Il fallait que je raconte ça. J'ai d'abord voulu faire un monologue sur l'histoire du petit. Et finalement, je raconte l'histoire de la mère. On a fait des entretiens avec elle. On reste extrêmement fidèle à ce qu'elle a vécu.

Qu'est-ce que le théâtre apporte à l'histoire de cette femme ?

Ma seule préoccupation c'est de raconter cette histoire. Et **mon mode de diffusion, c'est la scène et le monologue. Je n'ai pas les compétences acadé-**

miques pour parler du racisme, mais je sais comment faire pour que le public se prenne une claque. Et Bwanga Pilipili a une façon très directe de s'emparer du texte.

L'émotion est-elle plus forte pour vous en passant par le monologue, ce que vous appelez du stand-up triste ?

Moi, c'est un micro, une actrice. Il n'y a rien de plus direct. Plus le style pour faire passer la pilule. Indispensable. Surtout avec des sujets qui me donnent les nerfs. Je crée une forme de texte qui enveloppe. Et vous ne pouvez pas vous en sortir. Le théâtre a ça de fabuleux, d'être une tribune politique.

Dans *Jag et Johnny*, Jessica Guilloud joue sa propre histoire.

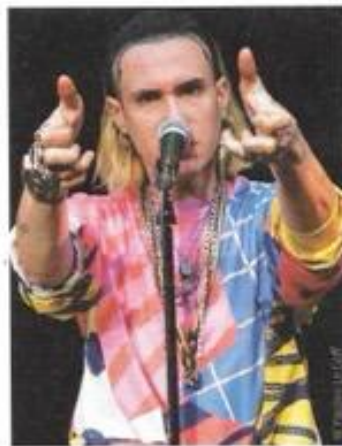
Ça parle du moment où on doit retourner vivre là où on a grandi alors qu'on n'en a pas envie. Elle raconte qu'elle vient de perdre

son boulot et rentre chez sa mère le temps d'un mini-séjour. Elle revoit toute sa famille, son beau-père qui l'a maltraitée.

Êtes-vous l'avocate de ces histoires douloureuses ?

Je suis plus pragmatique que ça. Je ne suis pas dans la poésie ou dans la romantisation de mon travail. Je suis une meuf trans. Alors je parle des miens, des meufs noires qui sont tapées par les flics, des prolos, des pauvres, des cas-soc, des opprimés. Et il y a énormément d'histoires à raconter.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier



■ *Portrait de Rita*, à partir d'entretiens menés avec Rita Nkatbanyang, Laurène Marx et Bwanga Pilipili, mise en scène Laurène Marx, avec Bwanga Pilipili. Théâtre Ouvert, 11 au 30/09

■ *Jag et Johnny*, texte Laurène Marx à partir d'entretiens avec Jessica Guilloud, avec Jessica Guilloud. Théâtre Ouvert, 13 au 27/09

■ *Pour un temps sois peu*, texte et jeu Laurène Marx. Espace 1789 Saint Ouen, 14 et 15/10
Dans le cadre du Festival d'Automne



l'actualité du spectacle vivant

Soir de Première avec Bwanga Pilipili

Originnaire du Kivu, en République Démocratique du Congo et diplômée de l'INSAS, Bwanga Pilipili jongle entre les métiers d'actrice, d'autrice et de metteuse en scène. Elle sera dans le *Portrait de Rita* de Laurene Marx à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, du 11 au 30 septembre.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Le souffle court, le ventre qui se sert, les mains qui tremblent, de légers vertiges et cette curieuse impression que mon corps m'est inconnu et que je sais ni comment ni pourquoi je me tiens debout devant d'autres... Ce trac-là, je ne l'ai pas les soirs de première. Non, je l'éprouve au début d'un projet, à la première rencontre, lors de la première répétition. Les soirs de première, j'arrive à la fois prête, concentrée et détendue, comme (certaines) athlètes. Je visualise mon parcours en étant consciente que ce n'est plus le moment d'avoir peur ou de douter.

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Pendant toute la phase de construction, je recherche le rythme de la pièce, de la langue, du style, du mouvement. Je compose une sorte de bande originale du projet qui m'accompagnera sur le trajet et en loge. Avant ça, j'ai besoin de rester connectée avec le quotidien – m'assurer que ma fille a passé une bonne journée, un peu d'administratif, bosser, manger des bonbons et rire. Je suis de nature mélancolique, mais ça ne m'empêche pas de cultiver joie et légèreté. C'est philosophique !

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

J'ai gardé mon habitude de collégienne : je dois toujours relire mon texte avant d'entrer sur scène. Je sais que je le connais, mais c'est un rituel. Je possède souvent une version annotée et une version bibliothèque. Plus que de la superstition, c'est politique. Avant d'entrer en scène, je convoque mes astres partis en douce : mon père, mon frère, ma meilleure amie partis trop tôt, et mes absents. Je viens du Kivu, à l'est de la République Démocratique du Congo (RDC), dans la région des Grands Lacs et des volcans. C'est une terre qui est pillée depuis une trentaine d'années et ce sont mes gens (familles, proches, humains) massacrés dans une certaine indifférence pendant 20 ans. Cela n'a rien de mortifère, mais je pense à eux. Leur force ou leur amour me portent.

Première fois où vous vous êtes dit « Je veux faire ce métier » ?

Trois situations quasi concomitantes. À l'école, alors que j'ai une dizaine d'années, je suis dans un collège jésuite à Bruxelles. On monte des petites scènes devant la classe. Je joue les *Précieuses ridicules*, et je me rends compte que le texte me permet d'adresser à mes camarades aristocrates « des choses » que je n'aurais pas osées dire et... que ça passe ! Même époque, je vis dans une cité, mes parents organisent des réunions à la maison. On y parle histoire, politique et théologie. Je lis à voix haute des extraits (Aimé Césaire, Cheikh Hamidou Kane, les Testaments), et je me rends compte que je suis capable de changer l'atmosphère autour de moi. Et, pour finir, mon oncle, Mweze Ngangura, a réalisé un film, *La Vie est belle*, et je lui dis que je veux jouer. Il me répond que c'est un métier et m'encourage à faire des études d'interprétation.

Premier bide ?

Ma fille. Je suis encore à l'INSAS, et mon « *Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui !* » (*Phèdre*) est loin de la convaincre. Les enfants ont un radar à arnaque. Elle a entendu le surjeu, ça sonnait faux, et son oreille est redoutable. Le jugement fut sans appel.

Premier fou rire ?

Au Théâtre National Populaire, dans *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire. Je découvre la gastronomie lyonnaise, et mes costumes me le font payer à la reprise. Ma jupe a lâché et je jouais en « crabe ».

Premières larmes en tant que spectatrice ?

Un biopic sur Joséphine Baker.

Première mise à nu ?

Je joue *Mon Cantique*, une performance qui rassemble des extraits du *Cantique des cantiques*, des textes personnels, des images tournées dans mon quartier d'enfance et du mouvement. J'évoque la maniaco-dépression dont souffrait mon père et mes troubles.

Première fois sur scène avec une idole ?

Je les admire, je les aime, elles m'inspirent, mais je ne les idolâtre pas : Christine Schuler Deschryver, qui est de ma région en RDC, et V (ex-Eve Ensler des *Monologues du Vagin*) sont de passage à Bruxelles pour présenter la *City of Joy*, conçue par et pour les femmes congolaises rescapées des viols et tortures liés au genre. Je rejoue un monologue de V devant elles. Je suis émue. V m'envoie un texte qu'elle vient d'écrire et que je montrai un jour !

Première interview ?

Pour le journal télévisé belge. J'avais été désignée parmi les élèves pour être interviewée à la suite de la rencontre avec des survivants du Fort de Breendonk, un camp de concentration situé dans la province d'Anvers.

Premier coup de cœur ?

Il est littéraire : *Les Frères Karamazov*.

QUOTIDIENS

Le Monde

Vendredi 19 septembre 2025 – N° 25106

Au Théâtre Ouvert, la violence d'un racisme décomplexé

Laurène Marx fait entendre, dans « Portrait de Rita », la souffrance de l'exclusion dans un texte interprété, seule en scène, par Bwanga Pilipili

THÉÂTRE
Trois femmes agrégées en une seule dont la voix s'en trouve décomplexée : proposé au Théâtre Ouvert, à Paris, dans le cadre du festival d'automne, le spectacle *Portrait de Rita* est une saisissante combinaison de paroles sororales. Celle de Rita Nkat Bayang, femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère en Belgique, de Laurène Marx, autrice transgenre blanche, de Bwanga Pilipili, actrice et performeuse belge. Trois personnes touchées de près par les processus d'exclusion, de stigmatisation,

d'oppression et qui ont fait en sorte que s'entende au théâtre une histoire vécue que tout aurait dû maintenir dans le silence. Enscéné par l'image (deux fois décrite) de Mathis, 9 ans, maintenu face contre terre par un policier, le parcours de Rita Nkat Bayang impose sur la scène sa charge d'effroyable virilité. Rita vivait au Cameroun, à Yaoundé. C'est là qu'est venu la chercher, après l'avoir amoureuse et leurée, un homme belge appelé Christian. Direction : une campagne paumée au large de Bruxelles. L'enfer existe sur cette terre. Il sévit à Tinkol, dans la maison de

Christian, de sa mère et de sa fille. Cet enfer, qu'à pu et su nommer Rita Nkat Bayang Interrogée par Laurène Marx et Bwanga Pilipili, coche, une à une, les cases de l'abjection. « Nounou » (comme la surnomme Christian) doit se soumettre à des rapports sexuels multiples et dégradants. Encaisser le racisme décomplexé de la mère et de la fille. Supporter les coups de poing et de pied qui s'abatent sur elle. Evadée de ce cauchemar, elle devient aide-ménagère et élève son fils Mathis, à Charleroi. Là même où l'enfant sera plaqué au sol par un flic pour avoir balancé

une brique sur l'élève qui le traitait de « choxolot ». Seule devant un miroir dans sa robe fleurie, Bwanga Pilipili balance avec une feinte sérénité le récit écrit par Laurène Marx. Ne pas trop en faire, onduler mais à peine lorsque résonne l'instrumental d'une chanson de Brel (« Ces gens-là, sourire, effleurer le miroir, ne se lâcher qu'à la dernière minute lors d'une dame rageuse. Du début à la fin de ce stupéfiant monologue, le jeu de la comédienne reste en deçà de la violence d'une narration orchestrée de main de maître par Laurène Marx. Un parti pris heureux : en se tenant à la li-

sière du pouvoir de déflagration des mots, l'actrice laisse au public un filet de respiration pour qu'il ne soit pas submergé par le déluge d'horreurs qui déferle. Il faudrait que ce spectacle se déplace d'un bout à l'autre de la France, hors des théâtres, dans les lycées, sur les places publiques, les marchés. Partout où pourrait et devrait s'élever ce constat révoltant d'un racisme si enkysté dans les esprits et si ancré dans la société qu'il circule de génération en génération avec la constance d'un chromosome néfaste. « Christian, il se découvre un tout nouveau pouvoir et il découvre

que, si on est faible socialement, on peut s'élever par le racisme et la misogynie, même un court instant tu peux être un dieu si tu détestes suffisamment quelqu'un », entend-on pendant la représentation. Tout est dit en une phrase. Il y a de quoi désespérer du genre humain. Mais tout à espérer du théâtre quand il agit, à ce point, être digne et intelligent. Le Théâtre Ouvert, qui soutient Laurène Marx depuis ses débuts, a eu le net fin. ■

JOËLLE GAYOT

Portrait de Rita, de Laurène Marx. Théâtre Ouvert, Paris 20^e, jusqu'au 30 septembre.

Joëlle Gayot

Le Monde

Au Théâtre ouvert, « Portrait de Rita », la violence d'un racisme décomplexé

Laurène Marx fait entendre la souffrance de l'exclusion dans un texte interprété, seule en scène, par l'actrice et performeuse Bwanga Pilipili.

Trois femmes agrégées en une seule dont la voix s'en trouve décuplée : proposé au Théâtre Ouvert, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, le spectacle *Portrait de Rita* est une saisissante combinaison de paroles sororales. Celle de Rita Nkat Bayang, femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère en Belgique, de Laurène Marx, autrice transgenre blanche, de Bwanga Pilipili, actrice et performeuse belge. Trois personnes touchées de près par les processus d'exclusion, de stigmatisation, d'oppression et qui ont fait en sorte que s'entende au théâtre une histoire vécue que tout aurait dû maintenir dans le silence et le secret.

Ensermé par l'image (deux fois décrite) de Mathis, 9 ans, maintenu face contre terre par un policier, le parcours de Rita Nkat Bayang impose sur la scène sa charge d'effroyable vérité. Rita vivait au Cameroun, à Yaoundé. C'est là qu'est venu la chercher, après l'avoir amadouée et leurrée, un homme belge appelé Christian. Direction : une campagne paumée au large de Bruxelles.

L'enfer existe sur cette terre. Il sévit à Tinlot, dans la maison de Christian, de sa mère et de sa fillette. Cet enfer, qu'a pu et su nommer Rita Nkat Bayang interrogée par Laurène Marx et Bwanga Pilipili, coche, une à une, les cases de l'abjection. « *Nounou* » (comme la surnomme Christian) doit se soumettre à des rapports sexuels multiples et dégradants. Encaisser le racisme décomplexé de la mère et de la fillette. Supporter les coups de poing et de pied qui s'abattent sur elle.

Evadée de ce cauchemar, elle devient aide-ménagère et élève son fils Mathis, à Charleroi. Là même où l'enfant sera plaqué au sol par un flic pour avoir balancé une brique sur l'élève qui le traitait de « *chocolat*. »

Stupéfiant monologue

Seule devant un micro dans sa robe fleurie, Bwanga Pilipili balance avec une feinte sérénité le récit écrit par Laurène Marx. Ne pas trop en faire, onduler mais à peine lorsque résonne l'instrumental d'une chanson de Brel (*Ces gens-là*), sourire, effleurer le micro, ne se lâcher qu'à la dernière minute lors d'une danse rageuse.

Du début à la fin de ce stupéfiant monologue, le jeu de la comédienne reste en deçà de la violence d'une narration orchestrée de main de maître par Laurène Marx. Un parti pris heureux : en se tenant à la lisière du pouvoir de déflagration des mots, l'actrice laisse au public un filet de respiration pour qu'il ne soit pas submergé par le déluge d'horreurs qui déferle.

Il faudrait (mais ce vœu est pure utopie) que ce spectacle se déplace d'un bout à l'autre de la France, hors des théâtres, dans les lycées, les mairies, sur les places publiques, les marchés. Partout où pourrait et devrait s'élever ce constat révoltant d'un racisme si enkysté dans les esprits et si ancré dans la société qu'il circule de génération en génération avec la constance d'un chromosome néfaste.

« Christian, il se découvre un tout nouveau pouvoir et il découvre que, si on est faible socialement, on peut s'élever par le racisme et la misogynie, même un court instant tu peux être un dieu si tu détestes suffisamment quelqu'un », entend-on pendant la représentation. Tout est dit en une phrase. Il y a de quoi désespérer du genre humain. Mais tout à espérer du théâtre quand il sait, à ce point, être digne et intelligent. Le Théâtre Ouvert, qui soutient Laurène Marx depuis ses débuts, a eu le nez fin.

Joëlle Gayot

l'Humanité

Lundi 22 Septembre 2025 / N°24281

Rita et Mathis, victimes ordinaires du racisme

THÉÂTRE Laurène Marx met en scène un texte brûlant issu d'entretiens. La comédienne Bwanga Pilipili donne vie et passion à ces fragments d'inhumanité.

Plateau vide, nu, avec au centre un micro sur pied. Pas d'artifice, rien pour se reconforter. On s'en doutait, le moment sera rude. Émouvant et envoûtant. De lui pourront naître la peur mais aussi la colère. Derrière le micro, une comédienne. Dans une robe de couleur vive, seule concession à l'espoir. Bwanga Pilipili est par ailleurs autrice et metteuse en scène. On a pu l'apprécier dans des séries télévisées comme *Engrenages*. Sur scène, on a pu la voir dans la *Tragédie du roi Christophe* d'Aimé Césaire, dans les *Monologues du vagin* - son premier rôle - ou encore à Avignon dans la pièce documentaire de Milo Rau *Hate Radio*.

Ici, Bwanga Pilipili est Rita. Une jeune femme, modeste, qui est sortie « pour s'acheter de la viande hachée ». Sur la messagerie de son téléphone, elle découvre ce message : « Bonjour, c'est l'école, il faut venir chercher Mathis tout de suite, il a fait des bêtises. » Début de l'aventure. L'écriture de Laurène Marx, à qui l'on doit aussi la mise en scène, est dépouillée. En prise sur le réel, le quotidien, attentive à une foultitude de petites choses qui font la vie. Ou qui la défont. Forcément.

Ce *Portrait de Rita* s'est créé au Théâtre ouvert, dans le cadre du Festival d'automne, à Paris. Il résulte d'entretiens réalisés par la comédienne et la metteuse en scène. La trame est donc celle du vrai, du vécu. Le dossier de présentation parle de « stand-up triste ». Ce n'est pas en tout cas du théâtre documentaire. C'est au-delà. C'est un récit drôle parfois, tellement l'absurde crachote. Un récit au premier degré. Qui dénonce la violence de l'homme dans le couple,

la violence de la police à l'école, la violence de l'équipe enseignante...

Rita est de Yaoundé, capitale du Cameroun. Elle est venue volontairement en Belgique avec son mari blanc. Forcément, elle a la peau sombre. Sa belle-mère, un peu impotente et sénile, lui crache au visage des sentences comme celle-ci : « Après les Allemands... ce que je hais le plus, c'est les Nègres... » Le mari ne bronche pas. Le racisme est devenu une banalité, comme de parler du mauvais temps.

« J'ai connu la misère et j'en parle », explique Laurène Marx. Elle ajoute : « Je n'écris pas à la place des gens, et je ne crée pas de personnages. » C'est à travers sa sensibilité, son écriture, que les personnages prennent chair devant le public, invité à la découverte d'un monde souvent côtoyé, ignoré. Quelques virgules musicales créent des espaces de respiration dans ce récit haletant et pourtant formidablement modulé par Bwanga Pilipili.

Les lumières de Kelig Le Bars ont une grande importance sur le plateau, marquant des étapes, des fragments de temps. La création musicale de Maïa Blondeau complète le dispositif. Une rumeur sourde se fait entendre dans le lointain, de temps en temps, jusqu'à assaillir, dans une vibration formidable, les fauteuils des spectateurs. Submergeant tout sur son passage. Comme une vague immense, hissant Rita au-dessus de la mêlée ghauante des insultes du quotidien. #

GÉRALD ROSSI

Un récit au premier degré, qui dénonce la violence.

Jusqu'au 30 septembre au Théâtre ouvert, Paris 20^e. Rens. : 01 42 55 55 50 ; www.theatre-ouvert.com. En janvier 2026 au Mans et à Strasbourg, en février à Lille, en mars à Bruxelles.



Bwanga Pilipili, dans une robe de couleur vive, seule concession à l'espoir.

Gérald Rossi

l'Humanité

« PORTRAIT DE RITA » : VICTIMES ORDINAIRES DU RACISME

Laurène Marx met en scène un texte brûlant issu d'entretiens. La comédienne Bwanga Pilipili donne vie et passion à ces fragments d'inhumanité.

Plateau vide, nu, avec au centre un micro sur pied. Pas d'artifice, rien pour se réconforter. On s'en doutait, le moment sera rude. Émouvant et envoûtant. De lui pourra naître la peur, mais aussi la colère. Derrière le micro, une comédienne. Dans une robe de couleur vive, seule concession à l'espoir.

Bwanga Pilipili est par ailleurs auteure et metteuse en scène. On a pu l'apprécier dans des séries télévisées comme *Engrenages*. Sur scène, on a pu la voir dans *le Roi Christophe* d'Aimé Césaire, dans *les Monologues du vagin* – son premier rôle –, ou encore à Avignon dans la pièce documentaire de Milo Rau *Hate radio*.

Ici, Bwanga Pilipili est Rita. Une jeune femme, modeste, qui est sortie « pour s'acheter de la viande hachée ». Sur la messagerie de son téléphone elle découvre ce message : « Bonjour, c'est l'école, il faut venir chercher Mathis tout de suite il a fait des bêtises. » Début de l'aventure. L'écriture de Laurène Marx, à qui l'on doit aussi la mise en scène, est dépouillée. En prise sur le réel, le quotidien, attentive à une foultitude de petites choses qui font la vie. Ou qui la défont. Forcément.

Violence du mari, violence policière...

Ce *Portrait de Rita*, s'est créé à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Il résulte d'entretiens réalisés par la comédienne et la metteuse en scène. La trame est donc celle du vrai, du vécu. Le dossier de présentation parle de « stand-up triste ». Ce n'est pas en tout cas du théâtre documentaire. C'est au-delà.

C'est un récit drôle parfois tellement l'absurde crachote. Un récit au premier degré. Qui dénonce la violence de l'homme dans le couple, la violence de la police à l'école, la violence de l'équipe enseignante...

Rita est de Yaoundé capitale du Cameroun. Elle est venue volontairement en Belgique avec son mari blanc. Forcément elle a la peau sombre. Sa belle-mère, un peu impotente et sénile, lui crache au visage des sentences comme celle-ci : « *Après les Allemands... ce que je hais le plus c'est les Nègres...* » Le mari ne bronche pas. Le racisme est devenu une banalité, comme de parler du mauvais temps.

« *J'ai connu la misère et j'en parle* », explique Laurène Marx. Elle ajoute : « *Je n'écris pas à la place des gens, et je ne crée pas de personnages.* » C'est à travers sa sensibilité, son écriture, que les personnages prennent chair devant le public, invité à la découverte d'un monde souvent côtoyé, ignoré. Quelques virgules musicales créent des espaces de respiration dans ce récit haletant et pourtant formidablement modulé par Bwanga Pilipili.

Les lumières de Kelig Le Bars ont une grande importance sur le plateau, marquant des étapes, des fragments de temps. La création musicale de Maïa Blondeau complète le dispositif. Une rumeur sourde se fait entendre dans le lointain, de temps en temps, jusqu'à assaillir, dans une vibration formidable, les fauteuils des spectateurs. Submergeant tout sur son passage. Comme une vague immense, hissant Rita au-dessus de la mêlée gluante des insultes du quotidien.

Gérald Rossi

HEBDOMADAIRES

N°3950 – du 27 septembre au 3 octobre 2025

SCÈNES



Portrait de Rita

Théâtre

Laurène Marx

Femme d'affaires dans son Cameroun natal. Rita fait le ménage en Belgique et se cogne au racisme. Tout en nuances, ce récit choc dénonce et répare.

Elle a mis du temps à émerger, éloignée des réseaux artistiques, de la société, plongée des années durant dans la misère. À 38 ans, Laurène Marx, autrice, metteuse en scène, performeuse, trans et non-binaire, est enfin mise à l'honneur. Par le Festival d'Automne, qui programme trois de ses spectacles à Paris (*Jag et Johnny*, *Pour un temps sois peu*, et *Portrait de Rita*, donc) avant une tournée pour chacun d'entre eux partout en France. Créa-

trice hors norme, l'artiste impose un théâtre, une vision peu communs dans le paysage du spectacle vivant actuel. Elle signe de sa plume vive, affûtée, des monologues inspirés de son histoire personnelle et des portraits. Tel celui consacré à Rita Nkat Bayang, ancienne femme d'affaires camerounaise travaillant en Belgique comme aide ménagère. Elle a immigré en Europe grâce à – ou plutôt à cause de – Christian, qui lui a promis monts et merveilles et lui a offert un goût de

l'enfer. Sous le joug de son nouveau compagnon, elle subit humiliations, racisme, violences physiques. Avant de réussir à s'enfuir.

Rita Nkat Bayang commence alors une nouvelle vie à Charleroi. Jusqu'à cette scène terrible, glaçante, qui ouvre le spectacle : son fils, Mathis, 9 ans, écrasé par un policier sur le sol de son école. Motif invoqué : le jeune garçon était trop indiscipliné. De cette injustice, de cet acte raciste, transpire ce portrait sculpté au scalpel par Laurène Marx qui s'est entretenue à plusieurs reprises avec Rita Nkat Bayang. Pour porter ses mots crus mais allègrement dits qui font entendre la violence dans une société majoritairement blanche, elle a choisi la comédienne Bwanga Pilipili, inconnue en France, mais ici révélation. Comme toujours chez Laurène Marx, un seul micro, sur pied, fait office de décor. Et réchauffe la voix de son interprète, timbre posé. Dans sa robe colorée, Bwanga Pilipili, droite et gracile, parle calmement, contient haine et colère ; chuchote, sourit, danse parfois sur les notes de musique diffusées avec parcimonie. Tout est délicat dans cette partition qui bouscule en même temps. Fait l'effet d'un électrochoc. En conjuguant, grâce au théâtre, ces trois vécus de femmes (celui de l'autrice, blanche, de l'interprète, noire, et de Rita Nkat Bayang), Laurène Marx fait de la sororité le levier d'un début de réparation. ➤ Kilian Orain | 1h30 | Jusqu'au 30 sept., Théâtre Ouvert, Paris 20^e; les 8 et 9 janv. au Mans; du 20 au 30 janv. à Strasbourg; le 18 fév. à Lille. **LIRE** aussi p. 27.

Bwanga Pilipili est Rita Nkat Bayang, qui s'est racontée à Laurène Marx. Unies comme trois sœurs.

Kilian Orain

“Portrait de Rita”, de Laurène Marx : un récit choc qui dénonce et répare

Femme d'affaires dans son Cameroun natal, Rita Nkat Bayang fait le ménage en Belgique et se cogne brutalement à l'injustice. À travers un texte puissant, Laurène Marx, la comédienne Bwanga Pilipili et Rita, se retrouvent unies comme trois sœurs.

TBT Très Bien

Publié le 22 septembre 2025

Elle a mis du temps à émerger, éloignée des réseaux artistiques, de la société, plongée des années durant dans la misère. À 38 ans, Laurène Marx, autrice, metteuse en scène, performeuse, trans et non-binaire, est enfin mise à l'honneur. Par le Festival d'Automne qui programme trois de ses spectacles à Paris (*Jag et Johnny*, *Pour un temps sois peu*, et *Portrait de Rita*, donc) avant une tournée pour chacun d'entre eux partout en France. Créatrice hors norme, l'artiste impose un théâtre, une vision, peu communs dans le paysage du spectacle vivant actuel. Elle signe de sa plume vive, affûtée, des monologues inspirés de son histoire personnelle et des portraits. Tel celui consacré à Rita Nkat Bayang, ancienne femme d'affaires camerounaise travaillant en Belgique comme aide-ménagère. Elle a immigré en Europe grâce à — ou plutôt à cause de — Christian, qui lui a promis monts et merveilles et lui a offert un goût de l'enfer. Sous le joug de son nouveau compagnon, elle subit humiliations, racisme, violences physiques. Avant de finir par réussir à s'enfuir.

Rita Nkat Bayang commence alors une nouvelle vie à Charleroi. Jusqu'à cette scène terrible, glaçante, qui ouvre le spectacle : son fils, Mathis, neuf ans, écrasé par un policier sur le sol de son école. Motif invoqué : le jeune garçon était trop indiscipliné. De cette injustice, de cet acte raciste, transpire ce portrait sculpté au scalpel par Laurène Marx qui s'est entretenue à plusieurs reprises avec Rita Nkat Bayang. Pour porter ses mots crus mais allègrement dits qui font entendre la violence dans une société majoritairement blanche, elle a choisi la comédienne Bwanga Pilipili, inconnue en France, mais ici révélation. Comme toujours chez Laurène Marx, un seul micro, sur pied, fait office de décor. Et réchauffe la voix de son interprète, timbre posé. Dans sa robe colorée, Bwanga Pilipili droite et gracile, parle calmement, contient haine et colère ; chuchote, sourit, danse parfois sur les notes de musique diffusées avec parcimonie. Tout est délicat dans cette partition qui bouscule en même temps. Fait l'effet d'un électrochoc. En conjuguant grâce au théâtre ces trois vécus de femmes (celui de l'autrice, blanche, de l'interprète, noire, et de Rita Nkat Bayang), Laurène Marx fait de la sororité le levier d'un début de réparation.

Kilian Orain

Télérama **Sortir**

Supplément Sortir N° 3950 – Du 24 au 30 septembre 2025

Portrait de Rita

De et par Laurène Marx.

Durée : 1h30. Jusqu'au 30 sept.,

19h30 (du lun. au mer.),

20h30 (jeu., ven.), 20h (sam.),

Théâtre ouvert, 159, av. Gambetta,

20^e, 01 42 55 55 50, festival-

automne.com. (B-20€). Dans

le cadre du Festival d'automne.

Le scalpel comme une plume tranchante et vive. Telle est l'arme de Laurène Marx pour sculpter avec précision ses portraits. Ici ? Celui de Rita, ancienne femme d'affaires camerounaise travaillant en Belgique comme aide-ménagère. Point de départ du spectacle : son fils, Mathis, qu'elle retrouve à l'école, plaqué au sol par un policier. Pourquoi ? L'enfant aurait eu un comportement difficile. Rita et ce dernier défendent la thèse du racisme. Laurène Marx a choisi Iwanga Pilipili pour porter ses mots nés d'entretiens avec la véritable Rita Nkat Bayang. Face au micro, la comédienne parle sans haine ni colère, doucement ; chuchote, sourit, danse parfois sur les notes de musique diffusées avec parcimonie. Tout est délicat dans cette partition qui boucule en même temps. L'injustice y transpire. La prose de Laurène Marx est un début de réparation.



Portrait de Rita

Jusqu'au 30 sept.,
au Théâtre ouvert.

Kilian Orain

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 17 septembre 2025 – N°5471

Portrait de Rita

SON FILS de 9 ans, Mathis, plaqué au sol par un policier. C'est sur cette scène que tombe Rita Nkat Bayang, un après-midi de 2023, en Belgique, près de Charleroi, en venant le chercher à l'école. Quelques minutes plus tôt, une insulte raciste de trop de la part de ses camarades de classe avait fusé. Mathis s'est mis en colère, fort. L'école a appelé la police.

Peut-on imaginer un début de seul-en-scène plus frontal ? Et où aller ensuite ? vers le pathos ? Pas chez Laurène Marx. L'autrice et metteuse en scène a rencontré Rita, l'a écoutée, interrogée. Elle restitue son histoire dans une langue ciselée, cash.

L'actrice Bwanga Pilipili, robe orange à fleurs, chaussures de boxe, l'incarne. Elle est à la fois cette mère courage et la narratrice, tour à tour tendre, grinçante et bouleversante. D'un simple regard, elle arrache un rire. D'une phrase, elle coupe le souffle. Elle électrise.

Avec elle, on voyage de Yaoundé à Charleroi, on endure le froid, la neige, la solitude dans un village wallon, mais aussi la violence conjugale et le racisme. Elle met les points sur les - i - ? Elle lès enfonce, avec un crochet du droit.

M. P.

● Au Théâtre ouvert, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 30/9.

Mathieu Perez

Politis

« Portrait de Rita » : trois femmes et un micro

Dans *Portrait de Rita*, l'autrice et metteure en scène trans non binaire Laurène Marx confie à la comédienne congolaise Bwanga Pilipili son récit d'une histoire tragiquement banale de racisme : celle de Rita Nkat Bayang, femme d'affaires camerounaise devenue femme de ménage en Belgique.

C'est presque par effraction que Laurène Marx fait irruption dans notre paysage théâtral en 2022 avec *Pour un temps sois peu*. Dans ce seul en scène où elle interprète elle-même son texte détaillant les difficultés d'un parcours de transition de genre en France, l'autrice trans non binaire déploie une parole aussi crue que **précise**. Avec son oralité très rythmique, ponctuée de *punchlines*, et sa façon de ne rien épargner au spectateur de la réalité qu'elle a vécue – car, si elle ne le dit jamais explicitement, on comprend bien que la part autobiographique du texte est grande –, la proposition de Laurène Marx tranche.

Son écriture au couteau, sa présence entière détonnent parmi les spectacles consacrés aux questions de genre et aux violences qu'elles suscitent, de plus en plus nombreux mais échappant rarement aux travers de la moralisation et/ou de la fétichisation. La puissance du travail tient notamment à la relation complexe, voire **conflictuelle**, que l'artiste entretient avec son art.

Pour l'investir malgré le caractère élitiste qu'elle lui reproche volontiers en entretien, Laurène Marx joue avec les limites du théâtre. Elle provoque ses habitudes « bourgeoises » avec son verbe acéré comme peut l'être un bon rap, culture dont elle revendique bien plus l'influence que celle de Shakespeare. En qualifiant son premier spectacle et les suivants de « *stand-up triste* », elle prouve sa conscience aiguë du **rapport ambigu** qu'elle entretient avec l'institution théâtrale.

Outils de résistance

Ce qui ne l'empêche pas d'y connaître un grand succès immédiat, couronné en cette rentrée par le portrait que lui consacre le Festival d'automne en programmant trois de ses créations : *Pour un temps sois peu*, *Jag et Johnny* et *Portrait de Rita*. La reconnaissance de Laurène Marx par un milieu qu'elle critique allait-elle empêcher la radicalité de son geste ou au contraire lui permettre d'en poursuivre le déploiement ?

Portrait de Rita – nous n’avons pu voir *Jag et Johnny* au moment de l’écriture de cet article – répond à la question avec la clarté et le ton lapidaire qui s’imposent comme l’un des signes de fabrique de Laurène Marx. Dans ce nouveau « *stand-up triste* », cette dernière suit sa ligne de conduite politique. En quittant le plateau après deux spectacles où elle l’occupait seule, elle éclaire aussi la **vocation** qu’a toujours eue sa démarche : transmettre à d’autres femmes les outils de résistance littéraires et intellectuels qu’elle a mis en place.

Bwanga Pilipili s’affirme comme passeuse et non comme interprète du parcours jalonné de traumas.

Derrière le micro qui constitue l’unique élément scénique de la pièce – c’est là une autre des constantes de l’univers théâtral de l’autrice et metteuse en scène –, ce n’est plus Laurène Marx qui se tient droite et tendue, légèrement dansante, mais la comédienne congolaise Bwanga Pilipili. Autre différence par rapport aux autres « *stand-up* » de Laurène Marx : l’actrice ne raconte pas ici sa propre histoire, mais celle d’une **autre femme**.

Rapports de domination

Cette autre, c’est Rita Nkat Bayang, femme d’affaires camerounaise devenue femme de ménage en Belgique, où l’a fait venir Christian, un Blanc qui « *a sa sociabilité de Blanc, quand il entre dans une pièce on dirait Napoléon qui voit une pyramide, tu sens bien qu’il a envie de poser un drapeau dans le pot de fleurs* ». En ouvrant sa performance par la formule « *Rita elle dit* », qu’elle répétera régulièrement jusqu’à la fin, Bwanga Pilipili s’affirme comme passeuse et non comme interprète du parcours jalonné de traumas qu’elle raconte à travers le texte de Laurène Marx.

Écrit à partir d’entretiens réalisés par l’autrice et la comédienne, ce monologue part des violences policières subies à l’âge de 9 ans par le fils de Rita dans son école belge, pour traverser ensuite toutes les situations et les **rapports de domination** qui ont causé la descente aux enfers de l’héroïne éponyme. La plume de Laurène Marx est au meilleur de sa vivacité. Elle excelle à clouer au pilori les systèmes racistes et misogynes à l’œuvre dans la chute de Rita. Laurène ne disparaît alors pas totalement derrière Bwanga, ni celle-ci derrière Rita : toutes les trois sont d’une certaine façon derrière le micro, debout pour la convergence des luttes.

Anaïs Heluin

BIMENSUEL

“Théâtral magazine

L'actualité du théâtre

Janvier - Février 2026

Numéro 115



■ Portrait de Rita

[Elle est libre, Rita]

mise en scène Laurène Marx

TNS, 1 avenue de la Marseillaise 67000
Strasbourg, 03 88 24 88 24, 20 au 30/01

Il s'agit ici d'une prise de parole contre le racisme et les violences faites aux femmes à travers d'une histoire vraie portée à la scène par Laurène Marx à partir d'entretiens menés avec Rita Nkatbanyang et la comédienne Bwanga Pilipili qui joue son rôle : Rita est une femme d'affaires camerounaise qui s'est laissée attirer chez un inconnu rencontré sur le net. Arrivée chez lui en Belgique, elle y est abusée, maltraitée, jusqu'à ce qu'elle s'extirpe de ce bourbier avec le fils qu'elle a eu de cet homme. Mais le destin s'acharne et son petit garçon harcelé à l'école a le malheur de faire face un jour à ses agresseurs : la police intervient et le plaque au sol. Il a 9 ans.

C'est donc l'histoire de sa mère que nous raconte Bwanga Pilipili seule sur scène au micro. Dans une robe bariolée aux couleurs pétantes de gaieté, elle nous déroule les événements avec une douceur désarmante et quelques piques très drôles. Il n'y a pas de haine, pas de rancœur, mais pas de naïveté non plus dans sa voix. Ce qui tient Rita, c'est l'amour pour son fils et une conscience des absurdités du monde qui l'entoure, en l'occurrence celui de nos sociétés occidentales. Elle est libre, Rita et elle nous impressionne.

Hélène Chevrier

Portrait de Rita – elle est libre, Rita

On pouvait s'attendre à une prise de parole polémique sur le racisme et les violences faites aux femmes à travers cette histoire vraie portée à la scène par Laurène Marx à partir de ses entretiens avec Rita Nkatbanyang et la comédienne Bwanga Pilipili qui joue son rôle : Rita est une femme d'affaires camerounaise qui s'est laissée attirer chez un inconnu rencontré sur le net. Arrivée chez lui en Belgique, elle y est abusée, maltraitée, jusqu'à ce qu'elle s'extirpe de ce bourbier avec le fils qu'elle a eu de cet homme. Mais le destin s'acharne et son petit garçon harcelé à l'école a le malheur de faire face un jour à ses agresseurs : la police intervient et le plaque au sol. Il a 9 ans.

C'est donc l'histoire de sa mère que nous raconte Bwanga Pilipili seule sur scène au micro. Dans une robe bariolée aux couleurs pétantes de gaieté, elle nous déroule les événements avec une douceur désarmante et quelques piques très drôles. Il n'y a pas de haine, pas de rancœur, mais pas de naïveté non plus dans sa voix. Ce qui tient Rita, c'est l'amour pour son fils et une conscience des absurdités du monde qui l'entoure, en l'occurrence celui de nos sociétés occidentales. Elle est libre, Rita et elle nous impressionne.

Hélène Chevrier



TRIMESTRIEL

THÉÂTRE

PORTRAIT DE RITA

Laurène Marx décortique la mécanique du racisme et ses conséquences dans un solo à cent à l'heure.

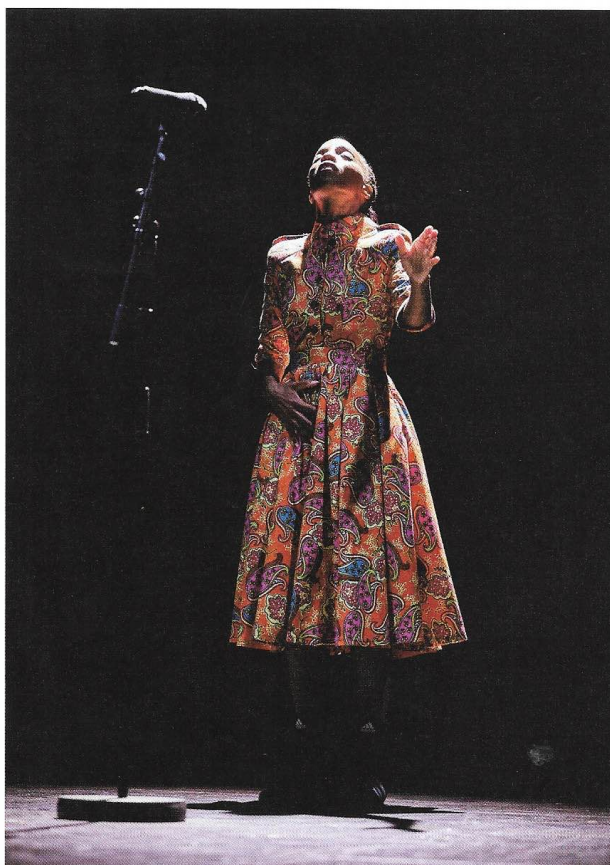


Debout face au micro façon stand-up, baskets fines ultra-montantes, robe cintrée à la taille puis évasée en corolle, imprimée de motifs floraux aux teintes chaudes, la comédienne Bwanga Pilipili campe une féminité affirmée et prête à en découdre dans ce nouvel opus signé Laurène Marx. L'autrice trans nous avait habitués à porter ses propres textes autobiographiques, dont le phénoménal *Pour un temps sois peu*, avec un tel magnétisme que l'on redoutait le passage à une autre interprète. Mais le glissement se fait sans heurt et le résultat se révèle aussi bluffant dans sa maîtrise scénique que dans sa force de frappe politique. Un changement de focale qui sied à sa langue physique et affûtée, d'une autrice aux prises avec les enjeux de son époque. Laurène Marx use de l'écriture comme d'une arme taillée pour mettre en pièces toute forme de discrimination et relayer par la scène ses colères et ses combats. Ici, elle se fait la porte-voix de Rita Nkar Bayang et de son fils Mathis, 9 ans, victime de violences policières au sein même de l'école qu'il fréquente en Belgique. Rita est originaire du Cameroun et c'est en remontant le fil de son histoire que Laurène Marx parvient à dézoomer et à éclairer la scène traumatique initiale à l'origine de ce projet. Avec une précision obsessionnelle et une exigence documentaire, tenaillée par la nécessité de faire entendre la vérité via la vie de Rita, elle retrace pas à pas – car chaque détail compte –, le parcours migratoire de cette femme de tempérament

confrontée à un racisme systémique et intime, décomplexé et odieux, qui culmine sur son enfant avec l'événement déclencheur de la série d'entretiens, socle d'oralité de ce texte fort en forme de compte à rebours révélateur et haletant. Le tempo est celui de l'urgence à raconter, la musicalité se niche dans ce verbe au scalpel et dans la

bande-son bien sentie de ce solo hypnotique porté avec tranchant par une comédienne puissante qui nous tient en haleine du début à la fin. / MARIE PLANTIN

texte et mise en scène de Laurène Marx / avec Bwanga Pilipili / à voir au Mans, à Strasbourg, Lille, Bruxelles.



CHRISTOPHE RAVNAUD DE LAGE

MOUVEMENT

SCÈNES - THÉÂTRE

« PORTRAIT DE RITA » DE LAURENE MARX : PAS DE QUARTIER POUR LES FACHOS

Publié le 19/09/2025

Après plusieurs stand-ups (auto)biographiques, Laurène Marx offre la scène à Rita Nkat Banyang, jeune femme camerounaise en exil. Pour lui faire justice d'abord, et pour démolir le théâtre bourgeois ensuite, la metteuse en scène présente un objet scénique débarrassé de tout bon sentiment humaniste.

Raphaël Quenard, Nicolas Bedos et Raphaël Enthoven partagent tous le même cauchemar. Au cœur de la nuit, ils sont visités par la voix de Laurène Marx, metteuse en scène, autrice et troll acharnée des mascu sur les réseaux. Dans le tout petit milieu du théâtre français, sa verve impitoyable avait fait l'effet d'une détonation. Avec *Un temps sois peu* en 2022, elle imposait sa vision : format stand-up, zéro budget scéno, humour caustique et haute charge politique. Avec *Jag et Johnny* l'année qui suit, Laurène Marx délégua l'interprétation à une comédienne. Le spectre de la dramaturge semblait hanter l'interprète, le jeu se faisait hésitant. Après un second solo en 2024, *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, Laurène Marx tient le cap dans sa dernière pièce, *Portrait de Rita*, et propose de nouveau un format biographique, plus percutant encore que sa première création.

TROIS FEMMES

Rita Nkat Banyang – la « Rita » du titre – vivait heureuse à Yaoundé. Elle y faisait du commerce, aimait visiter ses proches et trainait parfois sur une application de rencontre. C'est là qu'elle rencontre Christian, un Belge plutôt insistant. Il vient la visiter, tombe fou amoureux et lui fait les yeux doux : « *tu devrais venir vivre avec moi, en Europe* ». Au départ, ça ne lui dit rien du tout. Et puis, il insiste tant qu'elle finit par venir le voir, son pays. Une fois sur le sol wallon, le piège se referme. C'est le début d'une histoire d'emprise, de maltraitements racistes et de violences institutionnelles. Pour raconter cette trajectoire, Laurène Marx a d'abord envisagé d'inviter la principale intéressée sur scène mais la charge est trop lourde et les traumas encore à vif. Elle se ravise et invite la comédienne Bwanga Pilipili à incarner Rita, ou plutôt, à la « raconter ». Sur le plateau, la voix de l'actrice est comme une ritournelle : « *Rita dit ceci, Rita fait cela.* » Dans un jeu tout en tension, elle décrit les abus et la monotonie du plat pays belge, se laisse habiter par le ton nasillard de la belle-mère ou l'air benêt de son compagnon — des imitations très drôles, loin de tout misérabilisme. Sans décor, les langues des trois femmes se mélangent et font théâtre. On en viendrait même à regretter les inserts musicaux, quasi superflus. Une réussite d'autant plus éclatante quand on sait combien la metteuse en scène rechigne à recourir aux fioritures du théâtre bourgeois de divertissement. Le *Portrait de Rita* est un pied-de-nez à celles et ceux qui pensent la dramaturgie comme une succession d'effets visuels. Le langage est une lame : bien aiguisé, il se suffit.

RACISTE ? MOI ?

Construite autour d'une scène traumatique, la pièce revient sur l'agression policière dont ont été victimes Rita et son fils en 2023. Un jour, la directrice appelle la jeune mère : « *votre enfant a fait des bêtises* » répète-t-elle. Quand Rita arrive à l'école de Mathis, 9 ans, elle reste sans voix. Sur la gorge du petit, elle voit le genou d'un policier. C'est parce que la directrice est très en colère, vous comprenez. Cette « bavure », comme l'appelleront les médias belges et français, est un point de bascule pour Rita, tombée enceinte de Christian juste avant leur séparation. Là encore, le jeu de Bwanga Pilipili ne déçoit pas, on vit la scène. La comédienne reproduit les mimiques de la directrice et de la policière, se délecte de la *white innocence* pour mettre les spectateurs face à leur propre déni. Les regards inquisiteurs, les remarques essentialistes, l'hostilité omniprésente : l'écriture de Laurène Marx rappelle le dispositif du film *Get Out* (2017) de Jordan Peele. En terres hostiles, la succession de micro-agressions nourrit la paranoïa du sujet racisé, de quoi lui faire perdre pied de la plus insidieuse des manières.

Portrait de Rita est plus qu'une énième pièce porte-voix, c'est un objet scénique débarrassé du bon sentiment humaniste : oui, on peut faire du théâtre de témoignage sans être mièvre. Au contraire, Laurène Marx fait place au désir de revanche, voire à la cruauté. Dans une scène cruciale, Rita visite sa belle-mère sur son lit de mort dans l'idée de lui octroyer son pardon. Elle ne récolte qu'un flot d'injures racistes. Face au mal incurable, point de miséricorde : Rita ne peut que souhaiter la mort de la vieille, en imitant sa voix chevrotante de mourante. De quoi choquer ? Mais n'est-ce pas pour cela que le théâtre avait été pensé au départ ? Pour faire « catharsis » ?

Marouane Bakhti

RADIOS



Podcasts / Sur le pont des arts



SUR LE PONT DES ARTS

Par : **Nathalie Amar**

50 minutes pour découvrir, partager, s'étonner, s'évader. Littérature et cinéma, stand-up ou séries, peinture ou graff, musique et slam... Tous les arts, sur le pont, sur tous les continents,...

[Lire la suite](#)

Lire la suite



Écouter le dernier épisode



Partager



S'abonner

► Reportage

Lisa Gioldini est allée voir «**Portrait de Rita**» au théâtre, un seul en scène dont elle nous donne les coulisses.

Interview de Bwanga Pilipili entre 33.05 et 39.31min.

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/sur-le-pont-des-arts/#podcast-about>

Critique théâtre : "Portrait de Rita" de Laurène Marx, un "stand-up triste" politique et social

Lundi 22 septembre 2025

▶ ÉCOUTER (15 min)



Photo de la comédienne Bwanga Pilipili dans la pièce "Portrait de Rita" de Laurène Marx - Pauline Le Goff

Diffusé le lundi 22 septembre entre 12h et 12h15.



Provenant du podcast
Les Midis de Culture



"Portrait de Rita" explore la trajectoire d'une mère, femme d'affaires camerounaise devenue aide-ménagère. Laurène Marx et Bwanga Pilipili y déploient un « stand-up triste » afin de questionner le racisme systémique, la blanchité et la manière dont les femmes racisées sont réduites et fétichisées.

Avec

- Marie Sorbier, productrice du "Point Culture" sur France Culture, et rédactrice en chef de I/O
- Vincent Bouquet, journaliste et responsable d'édition du site Sceneweb

Une comédienne, un micro, une douche de lumière, pour retracer l'histoire de Rita, une jeune femme originaire du Cameroun, venue s'installer en Belgique à la demande insistante de Christian qui va se révéler être une véritable ordure. Violence et racisme dans son foyer, violence et racisme à l'extérieur aussi, notamment dans une scène hallucinante où son fils de 9 ans a été violenté par la police à l'école. Sur scène Rita, c'est la comédienne Bwanga Pilipili, elle est d'ailleurs à l'origine du projet.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/critique-theatre-et-jamais-nous-ne-serons-seperes-de-jon-fosse-daniel-jeanneteau-et-mammar-benranou-1728012>

france
culture

The screenshot shows the France Culture website interface. At the top, there is a navigation menu with the following items: "Grille des programmes", "Podcasts", "Fictions", "Documentaires", "Savoirs", and "Arts et Création". The main content area features a podcast player for Laurène Marx. The title of the podcast is "Laurène Marx : 'Le théâtre c'est du langage et le langage c'est mouvant'", with a subtitle "Samedi 6 septembre 2025". Below the title, there are three circular icons: a purple "PAUSE" button, a square icon, and a share icon. To the right of the text is a video player showing a photograph of Laurène Marx on stage, wearing a white tank top with "SPUS" on it, with her arms outstretched. Below the video player, the text "Laurène Marx - Christophe Reynaud de Lage" is visible.

Interview de Laurène Marx par Aurélie Charon
Diffusion entre 19h48 et 20h dans l'émission d'Arnaud Laporte *Comme un samedi*

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-avant-scene/laurene-marx-le-theatre-c-est-du-langage-et-le-langage-c-est-mouvant-7645151>

CRITIQUES
PRESSE DIGITALE



CRITIQUES

Portrait de Rita, le virage caméléon de Laurène Marx

À Théâtre Ouvert dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, la metteuse en scène et Bwanga Pilipili présentent un solo singulier par sa forme, bouleversant par le portrait qu'il brosse. Une rupture maîtrisée dans le parcours de l'autrice de l'incontournable *Pour un temps sois peu*.

Après l'explosion du récit sensible de sa propre transidentité, suivi des polémiques de son incarnation par une comédienne cis-genre, **Laurène Marx** s'était dans un premier temps attelée à un autre texte pour lequel il lui avait fallu puisé dans ses propres expériences de vie : *Je vis dans une maison qui n'existe pas*.

Présentés en dyptique à Théâtre Ouvert dans le cadre du Festival d'Automne, *Jag et Johnny* et *Portrait de Rita* sont la promesse d'une véritable mutation dans le travail de Laurène Marx. Passée de l'interprétation à la mise en scène, l'autrice inaugure de nouveaux pans à son propre univers.

Une existence passée à la loupe

Pour *Portrait de Rita*, c'est d'abord l'existence de **Rita Nkat Bayang** qui est passée à la loupe. Partant d'une série d'entretiens réalisés aux côtés de son interprète **Bwanga Pilipili** (vue dans *Inconditionnelles* de **Dorothee Munyaneza**), le texte couche sur le papier le combat d'une mère face aux violences policières et au racisme institutionnel. Arrachée à son Cameroun natal par un Belge qui lui ment, la fétichise, puis lui inflige une série de violences physiques et sexuelles, Rita Nkat Bayang livre avec lucidité le récit de sa propre vie ; depuis son départ pour l'Europe jusqu'à sa convocation dans un commissariat belge, où son fils de 9 ans subit un plaquage ventral.

Par ce portrait, c'est tout le racisme des sociétés occidentales qui se dessine, aussi frontal que sournois, aussi faussement bienveillant que généralisé. C'est aussi bien Christian qui accueille Rita dans une cage dorée et espère en échange une disponibilité sexuelle constante, que sa fille qui la compare à un singe. C'est aussi bien cette directrice d'école qui n'hésite pas à traiter un enfant de 9 ans de criminel, que cette voisine persuadée que si Rita ne réagit pas, c'est que cette violence misogyne est culturelle dans son pays d'origine.

Paroles nouvelles

Avec l'intime pour point de départ, l'écriture de l'autrice garde un sens de l'observation aiguisé. Comme à son habitude, Laurène Marx vient arracher le rire en révélant par la précision d'une formule la cruauté de notre époque. Le texte s'avère tour à tour acerbe, amer et mordant. Il bouleverse par l'impuissance qu'il révèle face à ces violences qui font système.

On connaît la chanson mais les paroles sont transformées. On l'avait connue cynique, métaphorique, tendre et voilà que sa plume devient mélodique. Le phrasé aussi emphatique que fragmenté de Bwanga Pilipili rappelle celui d'un **Jacques Brel**. L'autrice a le bon goût de doser les traits de l'esprit pour ne pas faire de la vie d'une autre son propre marchepied.

Loin d'un misérabilisme qui met le sujet et le spectateur à distance, Laurène Marx choisit au contraire de nous convoquer dans ce récit. Qu'aurions-nous fait ? Qu'aurions-nous dit ? Et alors que Rita Nkat Bayang prend la parole sur scène, la question prend un tournant : face au combat de cette femme, maltraitée à tant d'égards, que faisons-nous ?

Mathis Grosos

« Portrait de Rita » : Laurène Marx de retour au combat

À travers l'histoire de Rita Nkat Bayang et de son fils Mathis, victime de violences policières alors qu'il n'avait que neuf ans, l'autrice Laurène Marx s'attaque, avec une précision chirurgicale, au racisme et à la misogynie systémiques, et révèle, grâce à la puissance de jeu de Bwanga Pilipili, leurs conséquences néfastes jusque dans l'intimité des êtres et des vies.

Le 5 septembre 2023, alors qu'elle est en train de faire ses courses, Rita Nkat Bayang reçoit une succession d'appels sur son portable. À l'autre bout du fil, s'impatiente la directrice de l'école primaire d'enseignement spécialisé de Nalines, une petite bourgade non loin de Charleroi, en Belgique, où son fils Mathis est scolarisé. Elle demande à Rita de venir « *tout de suite* » chercher son fils car « *il a fait des bêtises* ». Incrédule devant tant d'empressement, Rita Nkat Bayang saute dans un taxi pour se rendre sur place et reçoit, en chemin, un autre coup de téléphone. Cette fois, c'est la police, appelée en renfort par l'établissement scolaire. « *Il faut que vous arriviez tout de suite* », insistent les fonctionnaires, comme si Rita était dotée de je ne sais quel pouvoir de téléportation. « *Mais je peux pas ! Pour arriver, il faut que j'arrive !* », leur rétorque la mère de famille, avant de se voir répondre : « *Ah vous pouvez pas ? Vous pouvez pas ou vous voulez pas madame ?* ». Une question rhétorique qui traduit parfaitement le climat de tension et de suspicion alors à l'oeuvre. À son arrivée à l'école, Rita Nkat Bayang découvre ce qu'une mère ne devrait jamais voir, son fils de neuf ans plaqué au sol par un policier, les bras dans le dos, un genou sur le corps, dans une position – due à un plaquage ventral – qui n'est pas sans rappeler celle qui avait coûté la vie à Georges Floyd en mai 2020. Voyant son fils totalement immobile, Rita est prise de panique et se met à filmer la scène, captant une vidéo qui, une fois diffusée, devient virale sur les réseaux sociaux. Quelques jours plus tard, la mère – aujourd'hui séparée de son fils – porte plainte, mais le parquet ne tarde pas à la classer sans suite. Comme si, finalement, rien ne s'était passé.

Cette histoire qu'elle découvre quelques semaines plus tard à l'occasion de la lecture d'un texte lors de « La Nuit de l'amour » organisée aux Halles de Schaerbeek, Laurène Marx décide de s'en saisir, non pas pour mener elle-même l'enquête, mais pour remonter le fil de l'histoire de Rita Nkat Bayang. En tandem avec la comédienne Bwanga Pilipili, elle conduit une série d'entretiens avec la mère de famille pour esquisser son *Portrait*, qu'elle présente en cette rentrée à Théâtre Ouvert, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Originaire de Yaoundé, au Cameroun, Rita était une jeune femme « *fière* », qui n'avait « *peur de rien* », promise à un

joli destin, jusqu'à ses 21 ans où, à l'occasion d'une soirée, des « amis » de son père la droguent, la violent et la brisent. Fille d'un « *chef de l'anti-gang* », elle se réfugie alors dans la solitude. Encouragée par son entourage, elle choisit un jour « *d'aller sur des sites* » pour tenter de sortir de sa torpeur en discutant avec d'autres personnes. C'est là qu'elle commence à faire la connaissance d'un certain Christian, qui accepte, à la suite de moult échanges, de venir la voir à Yaoundé. Après un premier voyage, bientôt suivi d'un second, l'homme se montre pressant. Malgré sa vie maritale, il souhaite que Rita, qui ne cherche de son côté qu'une « *amitié* », vienne vivre en Belgique, lui propose une belle somme d'argent et va même voir son père pour lui demander la main de sa fille. Le patriarche refuse, mais ne tarde pas à décéder, et Christian, désormais divorcé, se fait alors de plus en plus insistant, redoublant de belles promesses. De guerre lasse, devine-t-on, Rita se laisse convaincre et s'envole vers la Belgique, en espérant qu'ils reviendront un jour habiter au Cameroun.

À peine arrivée dans le froid de Tinlot, la jeune femme déçante, et se retrouve rapidement propulsée dans un vortex de violences, dont Laurène Marx, et c'est le coeur (com)battant de son *Portrait*, décrit parfaitement, et avec force, les multiples affluents. Soumise aux pulsions sexuelles frénétiques de Christian qui la fétichise, elle est contrainte d'y répondre jusqu'à sept fois par jour ; chargée de s'occuper de la mère de son compagnon, qu'il vient de retirer de l'Ehpad, elle doit supporter son comportement acariâtre et son racisme décomplexé – « *Après les Allemands, ce que je hais le plus, c'est les nègres...* », lui dit-elle un soir alors qu'elle est en train de la laver –, dont sa petite-fille, Jenyfer, n'hésite pas à reprendre le flambeau en glissant à la table du dîner : « *Ça pue le singe* ». D'abord conciliante devant ce flot de haine, Rita se rebelle bientôt, et provoque l'ire de Christian, qui se met à la frapper alors qu'elle est enceinte. Après l'intervention de la police, la jeune femme est placée dans une structure pour la protéger, mais, tandis qu'elle veut rentrer au Cameroun, elle apprend qu'elle est contrainte de rester en Belgique, car elle porte en elle l'enfant de Christian. De cette prison cruelle et douloureuse, Laurène Marx examine précisément les barreaux et les mâchoires acérées. Sans jamais tomber dans le misérabilisme, qui n'a jamais été, comme elle l'avait déjà prouvé avec *Pour un temps sois peu*, sa marque de fabrique, elle révèle les ressorts et les conséquences intimes du racisme et de la misogynie systémiques et intériorisés. En prenant bien garde de ne pas s'approprier le récit de Rita – régulièrement convoquée à coups de « *Rita elle dit* » –, elle s'en fait plutôt le porte-voix, et lui adjoint, dans un tissage textuel serré, et sans aucune couture, le regard de Bwanga Pililipi, elle-même victime de racisme et de misogynie en tant que femme noire, et le sien, celui d'une autrice trans blanche, qui connaît parfaitement les ravages de la fétichisation et de la déshumanisation.

Écrit dans un style volontairement oral, le texte de *Portrait de Rita* confirme le caractère on ne peut plus acéré de la plume de Laurène Marx. Politique, rebelle et à la pointe des combats, elle enchaîne les punchlines comme autant d'uppercuts bien sentis – « *Elle sait qu'elle mettra qu'une seule étoile dans les commentaires sur Yelp / 'bon accueil, la nourriture pas mauvaise mais seul bémol, les gens sont ultra racistes'* » ; « *il a sa sociabilité de blanc, quand il rentre dans une pièce, on dirait Napoléon qui voit une pyramide, tu sens bien qu'il a envie de poser un drapeau dans le pot de fleurs* » –, et vise précisément là où le bât blesse, à la racine des maux qui autorisent les Blancs, les hommes, la police à se croire supérieurs, pour mieux leur tordre le cou.

Ce mélange d'humour noir et distancié, de colère sourde et d'extrême sensibilité offre un substrat de choix à Bwanga Pilipili qui, avec une incroyable aisance – malgré la présence d'un prompteur le soir de la première –, en fait briller les différentes teintes et la puissance révoltée. Seule en scène devant un micro à pied, façon stand-up, la comédienne, cintrée dans une superbe robe orange à motifs, et profitant des lumières de Kelig Le Bars qui sculptent adroitement le plateau nu, s'approprie le flow si particulier de Laurène Marx et navigue habilement entre les registres de jeu, passant de l'émotion empathique au trait d'esprit rageur, tout en ménageant les effets de rupture.

De cette performance terrienne et bravache, émerge une force de vivre et de dénoncer, conforme à celle que Rita Nkat Bayang a aujourd'hui comme moteur. En croisant leurs regards et en unissant leurs mots, ces femmes puissantes se montrent alors capables de secouer les consciences et d'attaquer un système où les violences sexistes, sexuelles, racistes et policières détruisent, quoi qu'en disent certains, des êtres et des vies.

Vincent Bouquet

cult. news

« Portrait de Rita », la réparation de Laurène Marx au Festival d'Automne

par Amélie Blaustein-Niddam

12.09.2025

Laurène Marx retrouve la scène du Théâtre Ouvert, où nous l'avions découverte, sidéré·e·s, en 2023. Depuis, elle a imposé son style de stand-up triste, cette écriture brûlée vive, au monde. Désormais, elle transmet sa façon de faire entendre la colère dans le corps des autres. Après *Jag et Johnny*, c'est à Rita qu'elle offre un écrin pour délivrer ses indignations, un portrait même, porté par la comédienne Bwanga Pilipili.

« Un souvenir comme celui-là est comme un rêve »

Dans *Jag et Johnny*, Jessica Guilloud disait : « Il faut raconter toutes les histoires ». On apprend, via le dossier de presse, comment s'est passée la rencontre entre Laurène Marx, Rita Nkat Bayang et la comédienne Bwanga Pilipili. Nous sommes en Belgique, le 30 septembre 2023, Laurène entend un texte de Bwanga qui parle d'une violence policière envers un enfant de 9 ans, oui, 9 ans, seul noir de son école, harcelé de toutes parts. Le lendemain, elles se rendent au rassemblement pour condamner cette agression. Elles écoutent Rita, la mère de Mathys, la victime, exposer ce que Laurène définit comme le « racisme systémique expliqué aux idiots ». À partir de là, l'envie vient, nécessaire, urgente, de raconter la vie de cette femme dans son ensemble, depuis le début et même après, pour comprendre comment le mécanisme de domination se met en place de façon implacable. Cela devient un seule-en-scène. Bwanga incarne Rita dans le rythme des mots de Laurène. C'est donc un palimpseste à trois voix, trois blessures qui se rejoignent pour en faire un portrait : le portrait de Rita.

« Un aller-retour dans la vallée des larmes »

Seule devant un micro, Bwanga Pilipili se tient devant nous, vêtue d'une belle robe orange et de chaussures de boxe aux pieds. L'allure est étrange : elle est un mélange d'adorable et de colère. Et cela va se confirmer : Rita, malgré toutes les peines et les douleurs du monde, est adorable. Elle arrive même à nous faire sourire, parfois même à nous faire rire clairement. Pourtant il n'y a vraiment, mais alors vraiment, rien de drôle. Rita raconte son parcours Yaoundé, Bruxelles, le passage de sa vie de femme d'affaires à celle d'esclave et surtout, partout, tout le temps, la haine des Noirs, le racisme qui vomit partout, de l'Ehpad à, donc, la cour de l'école. Laurène Marx sait mieux que personne raconter les histoires, en scandant le texte pour nous suspendre au récit. Elle découpe le fait, le malaxe avec

tout le reste. Et alors, de façon brillante, cette agression démente, un enfant de 9 ans collé au sol par le genou d'un flic, s'inscrit non pas dans un matin pourri, mais dans une vie pourrie.

« Commander un Uber pour aller à l'échafaud »

Rita demande : « Il a fait quoi, Mathys ? », et nous aussi on se demande, comme elle. Ça doit être très grave pour que la police débarque dans l'école, humilie le gosse et appelle en urgence la mère ? Non ? Eh bien non. Mathys a jeté un caillou sur, ou plutôt à côté d'un camarade raciste. Et le voilà, au sol façon George Floyd. Comme il a 9 ans, les flics ne le tuent pas. C'est ça qu'on se dit : qu'il a eu de la chance d'avoir 9 ans. Alors, quand Rita, dans la voix de Bwanga, dit à son fils : « Ça va aller », on doute. Avant, il y a eu une rencontre sur Internet avec un certain Christian. C'est lui qui a arraché Rita à son pays natal. Puis il y a eu les coups. Puis une grossesse. Rita se taille. Et puis, il y a ce jour-là où la vie bascule encore plus que d'habitude.

Ces gens-là

La lumière va et vient sur le corps de la comédienne, elle se resserre quand l'angoisse monte et, étonnamment, la joie fait son chemin : la danse, la musique (*At last* d' Etta James, *My song* de Labi Silfre, *I wish I Knew How it Would feel to be free* de Nina Simone) viennent redonner de la légèreté et de la force à cette vie de galère. Laurène Marx arrive à rendre audible ce récit et à le performer pour que l'écoute soit obligatoire. Elle maîtrise ce millefeuille de récit pour qu'il soit cohérent sans jamais céder aux codes du théâtre. Elle se tourne vers différentes formes de discours, et s'autorise d'aller chercher du côté de la chanson, elle convoque Jacques Brel et la mélodie de *Ces gens-là* pour y poser la voix et l'histoire, pour une fois encore, les faire entendre plus fort. Laurène Marx ne cherche pas la représentation fictionnelle, elle cherche la réparation, *Portrait de Rita* ne fait pas semblant.

Amélie Blaunstein-Niddam

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Effrois, émois et haines de Rita

Debout, seule devant un micro sur pied, l'actrice Bwanga Pilipili dit avec force l'intense Portrait de Rita. La grande salle de Théâtre ouvert est comble, le public debout. Spectacle donné dans le cadre du Festival d'automne.

« Rita elle a envie de hurler et de tomber parce que y'a un flic qui a le genou posé sur Mathis et qui l'étouffe et Mathis il bouge pas et elle voit pas sa tête parce que le flic le cache. »
La scène se passe à la rentrée scolaire 2023 en Belgique. La directrice a téléphoné à la mère, son fils a fait « des bêtises » (une altercation avec un autre enfant sur fond de racisme). « Rita elle dit Je me souviens de moi quand j'étais jeune, j'étais fière , j'avais peur de rien. Tu te regardes maintenant et tu te dis hey... je suis plus très fière et j'ai peur de tout... Qu'est-ce qui s'est passé Rita, qu'est ce que t'as fait ? »

Alors Laurène Marx remet un peu d'ordre dans le cours chaotique de cette vie. Aussi chahutée que balafrée. L'enfance, plutôt heureuse, au Cameroun avec un père portant fièrement l'uniforme, le viol collectif dont elle est victime un soir de beuveries entre hommes. Et puis il y a l'homme blanc Christian rencontré sur les réseaux. Il finira par venir et la convaincre de le suivre en Belgique. La femme affairée qu'elle était au Cameroun est déstabilisée (elle deviendra femme de ménage) et instrumentalisée par celui qui l'appelle « Nounou » et qui la pénètre six fois par jour. Il y a la mère de Christian qui lui lance « *Après les Allemands... ce que je hais le plus, c'est les nègres* ». Et sa petite fille de surenchérir : « *ça pue le singe ici* ». Ou encore : « *Rita elle dit, les copains au boulot ils se foutent de sa gueule à Christian quand il montre des photos de moi* ».

Rita a un enfant de Christian, c'est Mathis. Elle voudrait retourner au Cameroun avec son fils mais c'est impossible sans l'accord du père et ce dernier ne veut pas vivre là-bas.

Rita regarde la directrice de l'école. « *Rita elle voit la toute petite moue dégoûtée, elle la voit et elle la reconnaît parce qu'elle la déjà vu ce pincement de lèvres imperceptible, c'est un sourire de poussière. C'est le mépris* ».

Debout, seule devant un micro sur pied, l'actrice Bwanga Pilipili dit avec force l'intense Portrait de Rita.

La grande salle de Théâtre ouvert est comble, le public debout.

Jean-Pierre Thibaudat

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Rita ou la fin de la joie

À Théâtre Ouvert, Laurène Marx déploie le « Portrait de Rita » servi par la formidable Bwanga Pilipili, portrait en creux, non pas d'une femme, mais d'un système qui broie les corps et les âmes avec une mécanique bien huilée, invisible aux yeux des privilégiés. Ce qui va suivre ne laissera personne indemne.

« Les blancs ils passent leur temps à te dire de rentrer chez toi mais quand tu veux rentrer ils trouvent des trucs pour te garder chez eux quand même. L'idée c'est pas forcément que tu t'en ailles mais plutôt que tu restes en sachant que t'es pas désiré. Tu peux facilement contrôler quelqu'un que tu arrives à le rendre à la fois dépendant de toi et en même temps pas désiré. Plus la blessure est grande et plus l'humain est malléable. En le modelant du bout des doigts tu peux même finir par le faire ressembler à sa blessure ».

C'est une déflagration verbale, un théâtre de la parole qui cogne, qui écorche, qui guérit peut-être, à la manière d'une plaie qu'on refuse de panser trop vite. Avec « *Portrait de Rita* », Laurène Marx, autrice et metteuse en scène transgenre dont le regard sur le monde est forgé dans le feu des expériences intimes et collectives, offre, derrière le portrait d'une femme, celui en creux d'un système qui broie les corps et les âmes avec une mécanique bien huilée, de celles qui restent impossibles à voir pour les plus favorisés. Rita, cette femme débarquée à Bruxelles depuis Yaoundé, incarne à elle seule le vertige de l'exil qui vire au cauchemar. Au Cameroun, elle vivait avec l'assurance d'une lionne. En Europe, elle astique les sols, essuie les traces d'autrui, devient cette ombre discrète que l'on efface d'un geste. Mais la pièce ne s'arrête pas à cette descente aux enfers socio-économique. Laurène Marx tisse autour de son héroïne un réseau de violences entrelacées, qui va du racisme systémique au sexisme primaire, à la brutalité policière et conjugale, formant une sorte de toile d'araignée dans laquelle chaque fil vibre au rythme des injustices quotidiennes. À travers Rita et son fils Mathis, enfant noir dont l'innocence est sans cesse piétinée par le regard suspicieux de la société, à commencer par les enfants de sa classe, l'autrice dissèque le monde comme il est, à savoir un espace où la couleur de peau dicte le destin, où le genre amplifie les chaînes, où la violence n'est pas l'exception mais la norme codifiée.

Dans le rôle unique de cette conteuse omnisciente, la comédienne belge Bwanga Pilipili, dont la formidable présence sur cette scène minimaliste – un micro, une lumière crue qui la cloue comme un entomologiste épingle un insecte –, suffit à électriser l'atmosphère. Elle n'imité pas Rita, elle la devient, par bribes, par éclats de voix qui passent du murmure complice au cri viscéral.

Sa diction, ciselée comme une lame, porte le texte de Laurène Marx avec une intensité exceptionnelle.

Elle module son timbre de voix avec une virtuosité qui fait de chaque mot une arme. Bwanga Pilipili est à la fois Rita et la narratrice, elle est nous, spectateurs complices ou ignorants, forcés de nous regarder en face. La mise en scène sobre de Laurène Marx amplifie cette puissance tellurique. Pas de décors superflus, pas d'accessoires non plus : juste un espace vide, balayé par des projections fugaces – des ombres de Yaoundé aux néons froids de Belgique – qui évoquent les fractures géographiques et intimes. Car, à la rupture Nord/ Sud, s'ajoute le décalage entre milieu urbain et rural. Rita, qui a grandi et vécu dans l'effervescence de Yaoundé, ville-capitale, métropole de près de trois millions d'habitants, se retrouve dès son arrivée isolée dans une campagne belge glaciale et monotone. Pour elle, c'est la double peine. Laurène Marx, qui signe aussi le texte, excelle dans cette économie de moyens qui force l'imaginaire à combler les silences, à visualiser l'invisible. Ici, le racisme n'a pas de visage mais imprègne chaque interaction. La misogynie se niche dans les gestes les plus banals. Dans ce théâtre documentaire autant que poétique, les faits, inspirés de témoignages réels, se muent en fable universelle. Laurène Marx ne vise pas la catharsis facile. Elle installe un malaise durable, une colère sourde qui nous suit hors de la salle de spectacle.

« *Portrait de Rita* » fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre d'une Europe bien trop complaisante. Laurène Marx, qui a elle-même navigué dans les eaux troubles de l'identité trans et migrante, infuse dans son écriture une authenticité brute, sans concession. Le racisme n'est pas montré comme un accident isolé, mais comme un rouage conduisant aux violences policières qui tuent l'innocence d'un gamin. Seul enfant noir dans une école spécialisée, Mathis, neuf ans, est constamment insulté par ses « camarades » qui l'appellent « Chocolat ». Un jour, il en a assez, et lance un bloc-notes en direction du gamin qui vient de l'insulter. Devant cet acte, la directrice de l'école prend la décision d'appeler la police. Mathis sera plaqué au sol, maintenu dans cette position par le genou d'un policier. Le sexisme, quant à lui, est dépeint avec une finesse et une précision chirurgicale. Rita, femme noire et forte, est fétichisée, infantilisée, violentée dans son couple comme dans la rue. Et au cœur de tout cela se niche la solitude. La pièce interroge les manières de survivre quand le monde vous réduit à un stéréotype. Rita, elle, répond par une résilience quotidienne, acharnée. Elle parle, elle témoigne, elle refuse le silence imposé. Au-delà de la dénonciation, il y a chez Laurène Marx une tendresse subversive, une poésie qui affleure dans les descriptions de Yaoundé contrastant avec la grisaille belge. C'est cette dualité qui rend la pièce si nécessaire. Elle n'accuse pas pour accuser. Elle humanise pour guérir. Bwanga Pilipili, dans ses transitions entre narration et incarnation, capture cette ambivalence : un sourire fugace quand Rita se souvient de ses succès passés, un tremblement de voix quand la réalité la rattrape. La direction d'actrice laisse à l'interprète l'espace de respirer, d'improviser presque, comme si la pièce vivait, pulsait au rythme de la salle. Dans ce théâtre de la parole, la forme épouse le fond, vif, direct, impitoyable.

« *Si on est faible socialement on peut s'élever par le racisme et la misogynie, même un court instant tu peux être un dieu si tu déteste suffisamment quelqu'un* ». Telle une urgence, une vigilance, on porte en soi l'écho de Rita longtemps après avoir quitté le théâtre. « *Portrait de Rita* » n'est pas un spectacle fait pour divertir, bien au contraire. C'est un appel à voir, à agir. Dans un monde qui feint l'égalité, Laurène Marx et Bwanga Pilipili proposent un théâtre nécessaire et vibrant, qui rappelle que la parole, quand elle est libre, peut fissurer les murs du silence. À voir, absolument, avant que le réel ne nous rattrape trop violemment.

Guillaume Lasserre

Théâtre du blog

Publié le 14 septembre, 2025

Festival d'automne Portrait de Rita de Laurène Marx

On le saura tout de suite : incarné par Bwanga Pilipili, ce n'est pas une image mais plus qu'un « récit de vie », la vie même. Rita, venue du Cameroun, a suivi, un peu malgré elle, un «ami» belge qui, lui, avait un projet bien précis : faire d'elle un objet sexuel constamment à sa disposition et une «mammy sitter» pour sa vieille mère égarée et irascible. Nous verrons un enfant de neuf ans victime du racisme à l'école et de violences policières, plaqué au sol comme Georges Floyd ; un enfant noir n'est pas un enfant, c'est un Noir et cela se passe en Belgique. On rembobinera la destinée d'une femme elle aussi « étouffée », trahie et exilée « à l'insu de son plein gré »...

C'est son histoire, et celles de milliers d'autres... Toutes se débrouillaient plutôt bien dans leur pays, avec un commerce ou une entreprise active. Et pourtant, les familles envoient de préférence en Europe ces filles qui sont sérieuses: on peut miser sur elles le prix du voyage : elles n'oublient pas la famille et lui envoient de l'argent. Elles acceptent des fonctions mal rémunérées, mal considérées. «Aide à la personne» -joliment dit, mais pénible, souvent autant pour la personne aidée, que pour la personne aidante-, femme de ménage... Humiliations, déclasserement et racisme, séparation d'avec leurs enfants, pour aller garder ceux des autres. Et elles continuent, vaillantes.

Portrait de Rita renvoie à tout cela, à ce qu'on sait et qu'on oublie, les effets ineffaçables du colonialisme, l'injustice Nord-Sud en l'état du monde (façon pudique de parler du capitalisme financier dominant). Le texte de Laurène Marx, son propos spécifique et universel, le jeu de Bwanga Pilipili, les instants saisis d'une vie allument sans cesse chez la spectateurice (c'est le moment d'être inclusif) des sortes de Q.R. codes où l'on pourrait trouver des « réponses rapides » à ces questions, ou de nouvelles questions. Mais on est au théâtre : on y apprend et on y prend plaisir, on laisse entrer les émotions.

« Corps codes» et «cœurs codes », c'est ce que nous envoie cette actrice-performeuse, avec sa danse déliée, d'une grâce ineffable et son débit électrisé ; c'est ce qu'est venue dire aux saluts la vraie Rita Nkat Bayang : il y a de l'amour là-dedans -sans même parler du public, touché, conquis- dans ce collectif de travail et de création. Tout est vrai, le récit, le jeu, le «stand-up triste» de la performeuse -et Dieu sait, et nous aussi, combien elle nous fait rire

parfois avec cette histoire pas drôle-, les lumières de Kelig le Bars qui touchent l'actrice avec délicatesse, comme une peau brûlée, les sons de Maïa Blondeau...

Voilà du théâtre agissant, du théâtre en vrai. Il rejoint une sociologie à laquelle il refuse de s'assimiler, au point exact de rencontre entre le privé et le public, l'individu et l'Histoire. Ce n'est pas nouveau, c'est le théâtre même, mais ce travail-ci atteint un rare degré d'exactitude, là où l'émotion et la connaissance et le plaisir du jeu sont intimement tricotés. Guetter aussi, de cette même auteurice-metteuse en scène : *Jag et Johnny*, et *Pour un temps sois peu*.

Christine Friedel

ARTS MOUVANTS

CHRONIQUES DE SPECTACLES VIVANTS

Publié le 14 septembre 2025

PORTRAIT DE RITA DE LAURENE MARX

Laurène Marx porte sa singularité dans l'écriture de textes qui mettent en scène des personnages qui évoluent dans un rapport véritablement conscientisé au monde, un rapport souvent décalé, douloureux. À travers ses portraits, expression d'une individualité confrontée à une société qui empêche de faire corps, Laurène Marx décrypte les mécanismes systémiques de la stigmatisation. Conteuse des temps modernes, de son langage précis et incisif, elle se détache de l'autofiction pour mettre en scène des vécus, nés de rencontres longuement nourries.

Du vécu de Mathis, petit garçon de 9 ans plaqué au sol par la police dans la cour de récréation, Laurène Marx s'attache non pas au récit, à l'instant T, de l'injustice d'une violence policière, mais contextualise ce comportement raciste et systémique profondément ancré dans nos sociétés. **La force de la représentation repose sur sa construction qui se détache du fait, que certains qualifieraient de divers, pour décentrer le propos et expliciter une violence qui n'advient pas par hasard.** Car Mathis est noir.

Dans un monologue puissant, la comédienne Bwanga Pilipili prend en charge le récit de Rita Nkat Bayang, la maman de Mathis. De son enfance au Cameroun, de ses aspirations de jeune adulte à sa rencontre avec Christian qui l'arrache, à force de discours amoureux insidieusement insistants, à son pays natal pour la faire venir en Belgique, *Portrait de Rita* raconte la lente mécanique du dénigrement et de l'enfermement. Désormais seule, expatriée, Rita survit dans une société qui ne veut pas d'elle. **L'apogée d'une violence quotidienne, de vexations frontales ou plus insidieuses, se cristallise dans l'agression de son fils.**

Bwanga Pilipili a l'élégance de la clairvoyance. En une adresse directe, elle déploie la colère lucide de Rita. Sans jamais sombrer dans une posture victimaire, Bwanga Pilipili partage son regard dans un contre-champ subtil, implacable, qui donne à voir le mépris et la violence assumés d'un environnement hostile à toutes les échelles de la société. Ponctué d'intermèdes musicaux, où la voix d'Etta James, le *I wish I knew how it would feel to be free* de Nina Simone résonnent comme le souffle poétique de la blessure, le spectacle articule l'émotion à une réalité saisissante. Bwanga Pilipili ne se contente pas de raconter, elle impose une vérité que nous ne pouvons ignorer. Laurène Marx et Bwanga Pilipili transforment la douleur en lucidité, la colère en conscience. **Un théâtre politique nécessaire, incisif, qui vous laisse bouleversé et incapable de détourner le regard.**

Sophie Trommelen

PORTRAIT DE RITA DE LAURÈNE MARX : RÉCIT SENSIBLE DU RACISME SYSTÉMIQUE

SPECTACLES Milène Lang

Présenté à Paris au Théâtre Ouvert du 11 au 30 septembre 2025 dans le cadre du Festival d'Automne, la nouvelle création de Laurène Marx, *Portrait de Rita*, est un seul-en-scène effroyable et donc nécessaire, porté par le jeu précis et incisif de la performeuse et metteuse en scène belge Bwanga Pilipili. Sans aucun détour complaisant ni misérabilisme qui cherche à donner bonne conscience, *Portrait de Rita* donne à voir les liens ténus qui se nouent depuis toujours entre colonialisme, racisme, misogynie, mépris de classe et violence institutionnelle, pour garantir à l'homme blanc bourgeois occidental son abjecte superbe, faite de sang et de larmes.

Le spectacle *Portrait de Rita* prend pour point de départ l'histoire de Mathis, un écolier de neuf ans, scolarisé près de Charleroi et victime de racisme. En réaction, il finit par se mettre en colère. Sa réaction est jugée incontrôlable par l'école qui décide d'appeler la police. Lorsque sa mère arrive sur place, après avoir été sommée par l'institutrice de venir, elle découvre son fils plaqué au sol par un agent de police qui l'étouffe avec violence, rappelant celle du policier américain qui s'acharnait en 2020 sur George Floyd jusqu'à le tuer. Cette histoire, Laurène Marx l'a découverte en 2023, lorsque la performeuse Bwanga Pilipili dit, à la Nuit de l'Amour aux Halles de Schaerbeek, un texte qui parle de violences policières et de cette agression subie par l'enfant noir de neuf ans. Comme c'est le cas depuis son entrée à la crèche belge, et même, depuis l'arrivée en Europe de sa mère, Rita Nkat Bayang, une femme d'affaires camerounaise qui a décidé de quitter Yaoundé, Mathis n'est jamais un enfant, mais toujours un Noir. Laurène Marx décide alors avec Bwanga Pilipili de rencontrer Rita Nkat Bayang qui leur livre le récit de sa vie, et avec elle, celles de Mathis et de toutes les personnes racisées. C'est la même Bwanga Pilipili, vêtue d'une robe fleurie et d'une paire de chaussures de boxe Adidas noires, qui leur prête sa voix, lorsqu'elle s'avance sur la scène du Théâtre Ouvert pour s'installer derrière un micro sur pied qui trône au milieu d'un plateau nu.

Convergences des voix et des luttes

En partant du point de vue de la mère, Rita Nkat Bayang, le spectacle croise cependant trois regards : à celui de la mère se conjuguent celui d'une actrice, Bwanga Pilipili, observatrice autant que victime elle aussi de discrimination ethno-raciale, et celui d'une autrice trans blanche, dont le parcours a aiguë le regard sur la blancheur et ses dynamiques excluantes, déshumanisantes et fétichisantes. Ainsi, la formule « Rita, elle dit », répétée sans cesse dans la pièce comme une incantation autant que comme un mot d'ordre, dit toute la difficulté pour une femme noire à être entendue dans un monde où dominent les hommes blancs. Portée par ses sœurs, Laurène et Bwanga, cette voix rappelle l'urgence de rendre aux sujets évoqués — comme l'exprime le redoublement "Rita, elle dit" — la dignité et l'humanité qui leur reviennent.

Inaugurant et concluant le spectacle, l'image de l'enfant noir plaqué au sol par un agent de police montre bien l'état du racisme systémique et la boucle infernale de la violence institutionnelle. Du début à la fin, cette mécanique aux rouages millénaires enferme la personne racisée pour garantir qu'elle sera toujours celle qui perdra.

L'histoire s'enclenche. Bien installée grâce à des affaires florissantes au Cameroun, Rita cède aux suppliques de Christian — un Belge rencontré sur une application et père d'une préado. Elle quitte son pays et laisse derrière elle ses morts, qui l'habitent comme autant de présences familiales. Christian lui fait croire qu'il pourra être son ami autant que son époux. Il lui promet aussi qu'ils repartiront ensemble au Cameroun ouvrir une friterie quand sa fille n'aura plus besoin de lui. Il lui prépare sa place de femme, il lui assigne sa place : Rita prendra soin de la mère de l'homme. Piégée dans sa prison de femme, Rita s'en satisfait — ça lui plaît d'avoir à s'occuper de quelqu'un, de se sentir utile — même si elle sent qu'elle n'a pas envie de partir, comme si un vague pressentiment l'avertissait en sourdine de l'enfer qui l'attend, en Europe, en Belgique, dans le trou paumé de Tinlot, ce village brumeux et froid loin de Bruxelles où se trouvent la maison de Christian et le théâtre de son supplice à venir.

EN PLAÇANT UN MIROIR FACE AU MONDE TEL QU'IL VA MAL (ET TEL QU'IL FAIT MAL), LAURÈNE MARX APPELLE À REGARDER, PAR LE PORTRAIT DE RITA, LE RACISME EN FACE, POUR MIEUX LE COMBATTRE, POUR MIEUX L'ATTAQUER À LA RACINE, POUR EN ÉTOUFFER TOUTES LES RAMIFICATIONS.

Planter sa queue/planter un drapeau

Dans un texte d'une grande vivacité où les punchlines se mêlent à la poésie et à ce parler-juste qui caractérise l'écriture de Laurène Marx — par opposition au parler-bourge, l'autrice et metteuse en scène livre un spectacle sensible, bien loin de l'exposé sociologique académique. La pièce déroule ainsi sous les yeux du public le piège de la blancheur pour les personnes racisées, ce « réel [où] tu sais que tu ne vas pas rêver ». Ce monde où les institutions et leurs représentants te donnent du « madame » pour te renvoyer à ta place, pour marquer une distance et pour te rappeler que jamais tu ne seras l'égale de l'homme, jamais l'égale du blanc. Sans tarder, Christian abuse de Rita, il la viole, il la bat : les coups s'abattent sur elle comme le policier qui se chauffe plus tard sur son petit garçon quand « la matraque pousse dans [son] pantalon ». De manière subtile et manifeste, le spectacle montre comment le patriarcat et le colonialisme se fondent sur les mêmes bases de déshumanisation et de fétichisation qui considèrent qu'« on peut s'élever par la misogynie et le racisme ».

Difficile d'arracher ces racines abjectes, sinon en cultivant le bon grain plutôt que la mauvaise graine, comme le fait Laurène Marx avec *Portrait de Rita*. Sans concession ni faux-semblants, la pièce suggère la nécessité de penser la lutte contre le patriarcat, le racisme et le capitalisme de manière intersectionnelle, et d'en faire un combat qui s'attaque à des fléaux touchant toutes les couches de la société, sans distinction de classes. En plaçant un miroir face au monde tel qu'il va mal (et tel qu'il fait mal), Laurène Marx appelle à regarder, par le portrait de Rita, le racisme en face, pour mieux le combattre, pour mieux l'attaquer à la racine, pour en étouffer toutes les ramifications. Sur la danse entraînante d'une Bwanga Pilipili, le titre gospel « That's how the good God works » qui vient clore le spectacle, murmure, dans un ultime cri la dignité des personnes racisées. Celles-ci subissent, endurent et encaissent malgré tout, et surtout malgré la blancheur tonitruante. Pourtant, rien dans le jeu de la comédienne et rien dans l'écriture et la mise en scène de Laurène Marx ne tourne jamais au pathétisme ni à la démonstration grandiloquente de la misère. Et c'est justement par son équilibre très fin et son ton d'une grande justesse que le *Portrait de Rita* se révèle un spectacle d'utilité publique et sociale. *Portrait de Rita* est un spectacle qui pousse à faire exploser violemment les normes — de la société comme celles du théâtre. Contrairement à la prière chantée par Nina Simone dans "I Wish I Knew How It Would Feel to Be Free", reprise dans le spectacle, Laurène Marx ne rêve pas d'une liberté future : son spectacle appelle à la vivre dès maintenant, pour toutes les personnes et tous les genres.



BILAN THÉÂTREUX CRITIQUE DE SEPTEMBRE

Portrait de Rita : Bwanga Pilipili éblouissante dans une vie de luttes sous la plume révoltante, désemparée et poétique de Laurène Marx – Théâtre Ouvert (Paris)

Jusqu'ici, Laurène Marx s'était emparée des mots et de la scène pour faire récit de sa propre transidentité avec *Pour un temps sois peu* puis de ses réflexions sur le système psychiatrique dans *Je vis dans une maison qui n'existe pas*. En septembre 2023, elle rencontre la performeuse belge Bwanga Pilipili qui lui raconte l'histoire de Rita. *Quelques jours plus tôt*, Rita Nkat Bayang reçoit les appels de la directrice d'école de Mathis, son fils de 9 ans. Situé près de Charleroi, en Belgique, elle demande à Rita de venir « tout de suite » chercher son fils car « il a fait des bêtises ». La jeune mère attrape le premier taxi en urgence, dépêchée tout au long du trajet par la police. A son arrivée, elle découvre Mathys plaqué au sol par un policier, les bras dans le dos et un genou sur le corps. On l'appelle « chocolat » là-bas, et un jour il a un mouvement de colère. Il a un bloc-notes dans la main et il le jette sur le gamin qui l'a insulté. Et là, devant cet acte, la directrice de l'école appelle la police. Mais c'est Mathys qui suffoque sous le genou policier. Une humiliation, une violence que Rita a déjà ressentie par le passé.

A partir d'entretiens réalisées entre Laurène, Bwanga et Rita, nous remontons à la jeunesse de Rita, quand celle-ci se voit écorchée à 21 ans par des amis de son père. Un premier couperet de la violence patriarcale. Puis elle est arrachée à son Cameroun natal où elle tenait ses affaires et son indépendance. Tout cela à cause de ce Christian, un Belge qui insiste et insiste jusqu'à supplier sa famille. Il lui promet un conte de fées en Europe. Ce ne sera que l'Enfer : violences sexuelles, physiques et fétichisation. L'éblouissante Bwanga Pilipili interprète Rita dans une vie de lutte face au racisme systémique des sociétés occidentales, qui s'incarne le plus ici dans la misogynie, et face aux violences policières subies par son fils de 9 ans. La révolte sommeille dans les poitrines des spectateur.rices (enfin nous l'espérons) et le ton de Bwanga fait penser à cet air de Brel de *Ces gens-là*, au son de cette écriture décomplexée, révoltante, désemparée et poétique.

Jade SAUVANET



« Portrait de Rita »

La parole forte d'une femme noire face au racisme systémique

17 septembre 2025

L'écrivaine et metteuse en scène Laurène Marx, à l'affiche dans plusieurs théâtres parisiens cet automne, a choisi de nous raconter le parcours de Rita. En 2023 celle-ci reçoit un appel de l'école de son fils de neuf ans, Mathis, lui enjoignant de venir immédiatement. Quand elle arrive, elle le découvre à terre plaqué au sol par le genou d'un policier. Qu'a fait de si grave ce gamin ? Excédé par les insultes racistes d'un camarade de classe, « il a jeté sur lui un parpaing » dit la directrice, plutôt un caillou au final, et non plus « sur » mais « en direction » d'un de ceux qui l'insultaient et que l'école a négligé de réprimer.

Rita est Camerounaise. Elle dit « J'étais jeune, j'étais fière, j'avais peur de rien ». Rita n'était pas une enfant des rues. Au Cameroun, elle avait des ami.es, une respectabilité. Mais le système fait tout pour arrêter les femmes. Des amis de son père l'ont violée un soir, puis, son père est mort. Après de nombreux refus, elle a fini par accepter la proposition de mariage d'un Belge, qui lui faisait une cour assidue et lui promettait monts et merveilles. L'arrivée à Charleroi n'a pas été ce qu'elle espérait. Le froid, la tristesse du paysage, la solitude, la désillusion. En fait, son mari attendait d'elle qu'elle fasse le ménage et la cuisine, s'occupe de sa vieille mère et de sa petite fille et satisfasse ses besoins sexuels. Les insultes racistes de sa belle-mère et de la petite fille, les coups de son mari ont eu raison de ses espoirs. Elle aurait bien voulu rentrer chez elle, mais elle était coincée car il y avait Mathis, qu'elle ne voulait pas laisser.

Avec son interprète Bwanga Pilipili, Laurène Marx a mené des entretiens avec Rita Nkat Bayang, rencontrée dans un rassemblement à Bruxelles. Sur scène Bwanga Pilipili est Rita, élégante dans une robe très colorée, racontant au micro son parcours et ses sentiments. Elle dit sa déception, son sentiment de s'être faite berner, sa colère. Elle est à la fois gracieuse et forte, pleine d'un humour ravageur, virevoltante à la fin. La musique s'imisce offrant des moments de respiration avec quelques voix de chanteuses de blues ou la partition de la chanson de Brel *Ces gens-là*.

Ce qui fait particulièrement l'originalité du texte c'est la rencontre de trois regards : celui de Rita, la mère et l'épouse au cœur de l'histoire, celui de la comédienne Bwanga Pilipili, elle-même victime de discrimination en tant que noire, celui de l'autrice enfin, Laurène Marx, blanche, mais elle aussi discriminée en tant que transgenre. La langue de Laurène Marx inclut une grande part d'oralité. C'est une langue proche des gens, une langue populaire au sens où le sont les chansons de Brel, une langue qui « va du poétique au très cru, au bêtement prosaïque, au vulgaire, au drôle, au triste , qui navigue sans arrêt ».

Un spectacle qui va au-delà de la dénonciation du racisme systémique, qui pointe toutes ces petites marques du racisme ordinaire, tous ces a-priori qui accompagnent les noirs. On oublie trop que c'est le regard des Blancs qui « fait » le Noir et c'est bien de le rappeler.

Micheline Rousselet

ManiThea

Laurène Marx mise à l'honneur : Portrait de Rita / Jag et Johnny

Le Festival d'Automne met en lumière le travail de Laurène Marx, autrice, metteuse en scène, performeuse, trans et non-binaire. Trois de ses spectacles y sont présentés cette saison : *Portrait de Rita*, *Pour un temps sois peu* et *Jag et Johnny*. Des formes proches du stand-up, des portraits intimes et politiques, qui donnent voix à celles qu'on entend trop peu.

Je n'ai pas vu *Pour un temps sois peu*, je vous parlerai donc des deux autres. Deux spectacles, deux portraits. Rita. Jag. L'une étrangère en Belgique, l'autre étrangère chez elle. Laurène Marx met leur vie au centre. Sans fard, sans décor. Juste des voix, un micro, et la brutalité du réel qui passe à travers. Ces deux spectacles forment comme un diptyque : portraits de vies rêvées, brisées, reconstruites. Laurène Marx ne met pas son public à l'aise. Elle le dérange. C'est beau, c'est violent, c'est utile.

Portrait de Rita

Pas besoin de décor grandiose pour être saisi. Ce qui frappe d'abord, c'est le rythme : des mots jetés comme une rafale, Bwanga Pilipili parle vite. Les mots se pressent, ils se bousculent. On retient son souffle. Et puis tout à coup la musique, un moment en suspend qui nous permet de reprendre notre respiration avant de replonger dans le récit. La comédienne tient la scène avec une énergie remarquable. Elle sait quand accélérer, quand ralentir, et garde le public en tension permanente. Sa performance est délicate et superbe.

L'histoire qu'elle nous raconte, c'est celle de Rita Nkat Bayang. Camerounaise. Femme d'affaires, puis femme piégée par un homme belge qui lui promet un avenir radieux. Elle débarque à Tinlot, une petite commune où le froid coupe les joues. La désillusion est immédiate. Racisme, misogynie, violences. Certains passages sont d'une grande violence. Et puis cette scène, glaçante : son fils, Mathis, neuf ans, plaqué au sol par un policier. Juste parce qu'il a fait des « bêtises » à l'école.

L'écriture de Laurène Marx est précise, percutante, et réussit à passer de la colère à l'humour en quelques secondes.

Le rire, présent par touches, ne minimise pas la douleur : il permet de respirer. Les phrases de l'autrice ne caressent pas. Elles cognent. Elles se rient du confort, des petites lâchetés.

Au milieu de longues envolées lyriques on est frappé par des punchlines lancée comme un uppercut. « On ne choisit pas sa famille et on ne choisit pas non plus ses flics. »

La mise en scène est volontairement simple : un plateau nu, une superbe mise en lumière de Kelig Le Bars qui isole l'actrice, comme si tout devait converger vers la parole. Cette sobriété donne plus de force encore aux mots.

Ce spectacle part d'un témoignage individuel. Mais c'est aussi un geste collectif. L'autrice, l'interprète et la femme dont l'histoire est racontée mêlent leurs voix. Ce croisement évite toute appropriation : il s'agit de faire entendre, pas de parler à la place. C'est là que réside la puissance de la proposition.

En sortant, on est remué. Pas seulement par l'histoire de Rita, mais aussi par l'impression ce moment de vérité brute, porté avec intelligence et dignité. Ce n'est pas seulement la violence racontée, c'est la beauté du geste. Trois femmes en écho : Rita, Laurène Marx, Bwanga Pilipili. Trois voix qui se mêlent et refusent le silence.

A voir aussi de la même autrice et metteuse en scène : Jag et Johnny.

Jag pour Jessica et Johnny, son chien. Elle revient un week-end dans sa province iséroise. Mariages à la salle des fêtes, oncles qui picolent, souvenirs de télé et d'ennui. C'est la classe populaire rurale. Blanche et hétéro. Un monde où l'on rit trop fort, parfois méchamment. Où les mots blessent autant que les coups.

C'est drôle, et triste en même temps. La langue de Laurène Marx nous embarque : nerveuse, percutante, traversée de colère et de tendresse. Jag, écartelée entre ses amis parisiens et sa famille de là-bas, parle avec deux voix, deux langues. Et dans cet écart, c'est une autre violence qui affleure. Celle de classe, celle des origines. Elle raconte ses doutes, ses fêlures, ce tiraillement entre le monde de la ville et celui de la campagne. Elle est étrangère chez elle, étrangère ailleurs.

Les deux pièces se répondent. L'une parle d'exil, l'autre de transfuge de classe. Toutes deux montrent la violence des rapports sociaux, mais aussi la capacité de les affronter par la parole. Et au théâtre, cette parole est une force : elle devient mémoire, résistance, et parfois réparation.

Catherine Correze

Ubiquité culture(s)

Portrait de Rita.

L'actrice s'avance, dans une robe très élégante sur fond de fleurs et d'orangé, face au micro posé sur pied au centre de l'avant-scène. Elle commence son récit. Pas d'images, pas de déplacements, tout est dans le poids des mots. Et le poids des mots est lourd. C'est une histoire de racisme et de violence qui nous est livrée, partant de la vraie vie, de la vie de Rita Nkat Bayang.

L'école appelle Rita, mère d'un jeune garçon de neuf ans, Mathis, et la somme de venir le chercher, immédiatement. Rita se précipite dans un taxi sans même prendre le temps de s'habiller ni sans savoir pourquoi, son sang ne fait qu'un tour. La panique redouble quand les policiers la rappellent pour qu'elle se présente sur-le-champ, à l'école. Le taxi est bloqué elle ne peut faire plus vite. Arrivée en trombe on la mène devant son fils, plaqué au sol, maintenu par le genou d'un policier appelé par la directrice. Quel crime a commis l'enfant ? Il a juste répondu aux insultes racistes d'un camarade qui le traitait de chocolat et de sale nègre, mais une fois de trop, c'est trop !

L'actrice remonte le temps pour suivre le fil rouge de l'histoire de Rita, Camerounaise, pleine d'énergie dans la vingtaine, jusqu'à ce que les amis de son père l'approchent d'un peu trop près. Elle s'est remise dans les mains de Dieu. On la suit dans les messages qu'elle échange avec un certain Christian, en Belgique, au départ marié, puis divorcé. Elle demande l'amitié il la persuade de venir en Belgique et de l'épouser, elle finit par y aller, plutôt à reculons, il trouve les arguments avec sa « sociabilité de blanc. »

La tragédie commence. Direction un petit bled frigorifié dans les fins fonds de derrière Charleroi, la jungle pour elle et le froid, la fille facile qu'on attrape comme un objet, le racisme familial, épouvantablement raciste. L'agent de mairie exhibe son trophée comme aux pires temps coloniaux, « T'es MA femme... » Il lui a trouvé du boulot : femme à tout faire auprès de la belle-mère, c'est gratos. La dégradation est au summum, la bêtise ambiante décuplée, comme la souffrance de Rita, qui s'enfoncé, et qui s'enfoncé d'autant qu'elle est très vite enceinte et donc piégée, incapable de partir. « Vous avez tout quitté alors il faut rester... » Lui, cogne et multiplie les coups quand elle se refuse, déversant toute sa rancœur de la vie et ses frustrations.

On la place pour la protéger, dans une petite maison « sans tapis et sans nappe » au bout de la nuit, une autre nuit. Rita attend que sa fille naisse. Les temps et les lieux se télescopent. On repart vers Mathis qui aurait lancé un parpaing sur celui qui l'insultait. Et Rita se remémore la naissance de ce premier enfant, la crèche où elle avait bien remarqué que les enfants à la peau blanche recevaient des câlins contrairement au sien qu'on posait au sol sans trop de précaution ni d'attention. Toutes les violences se mêlent, l'intime, celle vécue par l'enfant, et celle de Belgique, celle de la police qui maintient Mathis au sol. « Les larmes sont comme des fleuves... »

Bwanga Pilipili est magnifique dans sa narration, qui se termine par un brin d'optimisme : « Il faut que le jour se lève...» Le texte de Laurène Marx est cru, ciselé et rythmé pour témoigner d'une vie pleine d'obstacles et de chagrins. C'est un brûlot dénonçant le racisme et sa bêtise brute, les injustices, le manque de considération, l'exclusion. Le théâtre est pour elle une tribune politique qui donne la parole à ceux que l'on n'entend pas. De sublimes séquences de blues permettent de reprendre souffle.

Par sa mise en scène, Laurène Marx – qui qualifie son théâtre de *stand-up triste* – redonne dignité à Rita, tombée dans de mauvaises mains mais qui, riche de ses enfants, est venue sur scène prendre la parole à la fin de la représentation et présenter sa fille de seize ans. On est sonnés de cette rencontre et du courage qu'il faut pour se livrer et faire théâtre de la vie. Car la vie continue, mais il faudrait qu'elle soit douce...

Brigitte Rémer

20h30, lever de rideau

le théâtre, une ouverture sur l'imaginaire

Portrait de Rita – Théâtre ouvert

SEUL(E) EN SCÈNE

Dès l'entrée en scène, l'atmosphère s'installe comme un coup de poing intimiste, une urgence silencieuse qui nous tient en haleine. La comédienne Bwanga Pilipili incarne avec une intensité rare, Rita. La présence qu'elle déploie emporte tout sur son passage. On sort de cette expérience transformé, le souffle troublé par ce qui a été dit et ce qui reste à entendre.

Ce spectacle est un manifeste de la voix féminine, de celles qu'on a longtemps réduites au silence, à l'ombre du pouvoir et de la norme. Bwanga Pilipili ne se contente pas d'interpréter. Elle porte chaque mot, chaque souffle, chaque peur, chaque larme, chaque doute, chaque souffrance. Elle fait résonner le cri intérieur avec puissance, les violences subies, les exigences de dignité qui demeurent malgré tout présent. Le dispositif scénique est d'une sobriété audacieuse avec juste un micro en pied, de la musique et quelques éclairages. Ainsi cela laisse au texte et aux émotions de circuler librement, sans jamais alourdir. Et aussi de permettre aux spectateurs de pouvoir être touché par ce qui nous est délivré. Dans ce face-à-face tendu, on ressent la force de l'intime confronté à l'institutionnel, la douleur contenue, la rage tapie, le racisme intégré... Surtout, on sent l'élan de résistance qui ne faiblit jamais et cette voix qui se refuse à être étouffée.

La pièce explore aussi la question des héritages coloniaux, des identités déplacées, des attentes imposées aux corps et aux âmes. Qui permet à certains de parler, à d'autres de demeurer invisibles ? Le parcours de Rita, femme installée camerounaise contrainte de devenir aide-ménagère-nounou-esclave sexuelle-épouse en Belgique d'un certain Christian. Son prénom pouvait faire croire qu'il était un homme saint. Au contraire, son récit révèle les renversements cruels du désir d'élévation, surtout de cet homme. Il frappe Rita pour prendre le pouvoir, se sentir fort et lui aussi avoir du pouvoir. On demande à Rita d'oublier ces racines et devenir ce que l'on veut d'elle, de devenir ce que les gens pense d'elle. Ses blessures on exige de les taire et ses combats on les juge illégitimes. Une femme noire ne peut pas réfléchir? espérer? réfléchir? Son fils, l'adorable Mathis en sait quelque chose car le racisme, il le vit au quotidien, d'autant plus à l'école. « Qu'est-ce qui peut être grave à 9 ans? » Qu'est-ce qui justifie qu'un policier mette son genou pour écraser le corps de l'enfant au sol. « Il n'arrive plus à respirer ». La tension est palpable et la lumière de Kelig Le Bars propose une création extraordinaire au service de l'artiste du texte. Le texte de Laurène Marx creuse ces fractures avec des mots tranchants, des fulgurances, des silences qui font sens. L'écriture, tour à tour combative et vulnérable, hante longtemps l'esprit et fait émerger une colère dense. On a envie de se plonger dans l'ouvrage.

A cela se rajoute aussi le magnifique travail de mise en musique de Laurène Marx qui donne ce cocon pour bousculer nos émotions et nous donne autant envie sourire à la vie que de faire exploser la colère.

Portrait de Rita est une œuvre remarquable, vertigineuse et nécessaire. La comédienne y est sublime, magnifique, habitée, magistrale et tellement d'autres choses. C'est un spectacle qui titille les consciences, bouscule les certitudes et ouvre un espace vital pour entendre les silences et les voix longtemps ignorées.

Prisca Cez

« Portrait de Rita » de Laurène Marx à Théâtre Ouvert – écrire pour, jouer pour

Laurène Marx est programmée au Festival d'Automne avec trois spectacles : *Pour un temps sois peu*, reprise d'un spectacle sur sa transition de genre qui lui a immédiatement octroyé une place notable dans le paysage scénique contemporain ; *Jag et Johnny*, créé en mai 2024, pour lequel l'artiste mettait son écriture et son expérience du seul-en-scène et du stand-up au service d'une autre comédienne, Jessica Guilloud (ou Jag) ; et enfin *Portrait de Rita*, création pour laquelle elle collabore avec l'actrice et l'autrice congolaise Bwanga Pilipili pour rendre compte de l'histoire de Rita Nkat Bayang. Ce dernier spectacle démontre la capacité de Laurène Marx à se déplacer à partir de l'acte de naissance qu'a constitué *Pour un temps sois peu*, à écrire pour d'autres et à mettre son art au service de voix minorées.

Le spectacle commence avec du retard mais l'arrivée de Bwanga Pilipili sur scène fait rapidement oublier ce type de considérations. Elle se place au micro et fait aussitôt entendre une langue abrupte, qui cherche par tous les moyens à attirer notre attention et à la soutenir, grâce à une diction d'une précision redoutable et des images qui ont la puissance de coups de poing. Elle raconte comment Rita est partie faire des courses et comment, comme dans un rêve, elle a fini par se trouver dans une situation improbable, en chemise de nuit dans un taxi avec ses courses afin de se rendre le plus vite possible à l'école de son fils, pressée par la directrice et la police qui répètent que Mattis a fait des bêtises – sans jamais dire quoi. Le rêve tourne au cauchemar quand elle arrive enfin et qu'elle voit son enfant de neuf ans plaqué au sol par un policier, et qu'elle déchiffre toute la haine qu'elle déchaîne dans le regard et les mots des représentants de l'ordre et de la directrice de l'établissement.

Dans cette entrée en matière, on retrouve le style que Laurène Marx cultive dans ses vidéos sur les réseaux sociaux – son art du tacle, sa maîtrise de tous les niveaux de langue, sa façon de ménager des envolées au milieu d'expressions populaires et d'argot –, ainsi que ses attaques féroces contre la bourgeoisie blanche et contre la police, ses dénonciations des privilèges et des violences. Bwanga Pilipili embrasse pleinement cette langue faite d'explosions permanentes, elle la fait sienne et l'interprète avec la virtuosité d'une musicienne rompue à son art. Elle l'amplifie même en se tenant attentive à la salle, en laissant place à ses réactions dans le flux de paroles qu'elle débite avant de repartir de plus

belle. À d'autres moments, la marque de fabrique ©LaurèneMarx passe en mineur et on devine la part de Bwanga Pilipili dans cette écriture ciselée et dans son incorporation.

Ce phrasé, cette mise en corps et les faits rapportés captent immédiatement et instaurent un rapport de fascination à la scène. Il y a pourtant peu à voir : l'actrice est seule derrière un micro sur pied, face à la salle, accompagnée de quelques nuances de lumières dessinées avec autant de précision que le reste par Kelig Le Bars, qui soulignent les couleurs chatoyantes de sa robe ou ménagent des contre-jours. Quelques respirations sont introduites dans le flux tonitruant de paroles par des morceaux de musique, pauses qui permettent au récit de repartir depuis un autre endroit. C'est là tout, et pourtant l'essentiel : une actrice vibrante d'une langue dense qui crépite et nous surpasse parfois par sa poésie, et qui rapporte une histoire aussi banale que terrifiante.

Cette histoire, ce n'est pas tant celle de l'enfant de neuf ans plaqué au sol par la police qui paraît rejouer de manière dramatique la mort de George Floyd. Partant d'un fait divers survenu il y a deux ans en Belgique, les artistes ont entrepris d'en proposer une généalogie partielle grâce au portrait de la mère de cet enfant. Une femme camerounaise puissante, coupée dans son élan par un viol à l'âge de vingt-et-un ans puis par la rencontre d'un homme belge qui la supplie de venir s'installer avec lui dans un paysage glacial, où il l'expose à un racisme décomplexé et lui impose viols à répétition et violences physiques. Rita finira placée dans un foyer alors qu'elle est enceinte de Mattis, et il ne sera pas nécessaire de raconter ses premières années de vie pour comprendre comment, à neuf ans, il a pu finir par envoyer un parpaing (ou plutôt une pierre) en direction d'un élève qui lui adressait une nouvelle insulte raciste.

L'entreprise pourrait paraître larmoyante et moralisatrice. Mais Laurène Marx et Bwanga Pilipili maîtrisent l'art de raconter. Elles savent faire rire de situations terribles et savent être graves à d'autres moments. Le spectre des émotions qu'elles convoquent est aussi étendu que celui des registres qu'elles mobilisent, et leur maîtrise de la langue, de ses possibles et de ses effets, est impressionnante. Mais le spectacle ne se veut pas une démonstration de rhétorique. Sa justesse réside plutôt dans le fait de parvenir à donner voix à une femme noire constamment humiliée en tant que femme et en tant que personne noire à partir d'entretiens menés avec Rita Nkat Bayang. La distance – ou la proximité – qu'elles parviennent à trouver à partir de ce matériau premier se manifeste dans les « Rita dit » qui introduisent régulièrement des citations, mais peut-être plus encore dans des glissements discrets à la première personne, qui la font encore mieux entendre et qui contribuent à reconstituer son regard plus étonné qu'accusateur sur les personnes qu'elles croisent, qui lui rappellent à chaque instant sa condition de femme noire.

Alors que *Pour un temps sois peu* – dans un premier temps confié à une actrice avant que Laurène Marx ne décide de monter elle-même sur scène pour interpréter son texte – soulevait la question de la possibilité de faire entendre l'histoire de quelqu'un d'autre, de parler à la place de quelqu'un ou pour quelqu'un, *Portrait de Rita* démontre qu'il est possible de rendre compte de l'histoire d'une personne sans l'objectifier, sans la déposséder et sans l'asservir à un autre discours. Le spectacle ne livre pas de recette miracle pour y parvenir, mais il suggère la rencontre de trois femmes qui se comprennent, se respectent, partagent des problématiques communes et s'ouvrent à la particularité de leurs vécus. Face

à la réussite de cette entreprise, il y a de quoi danser joyeusement, comme le fait Bwanga Pilipili à la fin, libérant toute l'énergie qu'elle a contenue dans ses mots et ses mains pour faire passer cette histoire pendant une heure vingt, ne lui donnant pas de conclusion transcendante, l'instituant simplement comme exemple du sexisme et du racisme systémiques de nos sociétés.

Floriane Toussaint



THÉÂTRE

PORTRAIT DE RITA. FAIRE ENTENDRE LES VOIX DES MARGINALISÉS ET DES STIGMATISÉS DE PARTOUT.

Lorène Marx revendique un théâtre documentaire qui rende justice à toutes celles et à tous ceux qui sont laissés pour compte par la société. Une visée politique qui passe par des portraits individuels.

Elle se présente, petite silhouette en robe à grands ramages colorés, seule sur un grand plateau nu, devant son micro. Une petite femme de rien du tout qui n'a pour caractéristique que d'être noire, et d'origine camerounaise. L'histoire qu'elle raconte s'adresse directement au public, qu'elle prend à témoin en utilisant le « tu ». Mais en fait cette histoire est double car celle de son fils Mathis, neuf ans, se mélange à la sienne. Chacune va à rebours de l'autre. Si la sienne part de ses premières années au Cameroun, celle de son fils a pour point de départ un appel de l'école concernant l'enfant, parce que « quelque chose de grave » s'est produit. Les deux histoires vont ainsi, au fil de la pièce, se tricoter ensemble pour pointer du doigt le racisme endémique de nos sociétés, la violence policière qui se l'approprie et les mécanismes d'exclusion sociale.

Un spectacle né d'une rencontre

À Schaerbeek en Belgique, une performeuse belge présente un texte qui parle de violences policières et de l'agression qu'a subie un enfant dans une école spécialisée. Seul noir de l'école, il est l'objet de railleries répétées, se fait traiter de « chocolat ». Un jour, il craque et jette un bloc-notes à la figure de l'enfant qui l'insulte. La directrice appelle la police.

L'histoire est vraie. Lorène Marx et Bwanga Pilipili, la performeuse, rencontrent la mère et imaginent de créer une histoire qui partirait du début : une femme africaine, active et respectée dans son pays – elle était femme d'affaires – qui, transplantée en Europe, se voit déclassée socialement – elle devient femme de ménage –, déconsidérée et maltraitée par l'homme qu'elle est venue rejoindre. Une descente aux enfers pour les deux personnages sans espoir de salut car les moyens manquent pour rentrer au pays.

Une histoire façonnée à trois voix qui mêle trois expériences : celle de la mère, celle de la comédienne et performeuse, qui vit, elle aussi, ce que signifie être noire dans une société blanche, et celle de l'autrice trans blanche, qui observe ses semblables mais sait aussi ce qu'est la marginalisation.

Passer au large du pathos

C'est une mère qui ne comprend pas, du moins au départ, les infléchissements que prend sa vie. Candida à la peau foncée qui jette sur ce qui lui arrive un regard presque naïf, ce qui donne au récit une certaine cocasserie, elle raconte un quotidien de femme comme il pourrait en exister des milliers, dépassée par des événements sur lesquels elle pense ne pas avoir de prise : un blanc qui la poursuit de ses assiduités en Afrique jusqu'à lui faire tout quitter ; le premier regard hostile qui se pose sur elle en la personnalité de sa belle-mère, son invisibilité sociale, les réflexions qu'elle essuie, puis la violence qui s'installe lorsqu'elle tente de se rebeller. Son histoire, c'est, transposée, celle de son fils dont le châtement s'avèrera hors de proportion avec l'acte qu'il a commis, mais aussi hors de justification.

Face à l'absurdité qui sous-tend ce système, le récit naîtra de la « réutilisation de toute cette douleur et de cette méchanceté qui permet aussi de nous guérir nous-mêmes par le ton, par le second degré, par l'ironie », analyse Lorène Marx qui ambitionne de faire de la pièce « un projet juste et intéressant, avec une honnêteté intellectuelle. »

Le résultat, c'est un spectacle à la fois touchant et drôle, mais aussi tragique, qui met en accusation des comportements dont on ne mesure pas toujours l'impact tant ils sont enracinés en nous. En les étalant au grand jour comme le fait ce « stand up triste », ils prennent tout à coup un relief inattendu. Et ce relief nous fait réfléchir...

Sarah Franck

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

Portrait de Rita.

Texte et mise en scène : Laurène Marx. Jeu : Bwanga Pilipili. Lumières : Kelig Le Bars. Création musicale : Maïa Blondeau avec la participation de Nils Rougé. Collaboration artistique : Jessica Guilloud. Durée : 1h30.

Bénéficiant d'une superbe performance de la talentueuse comédienne Bwanga Pilipili, ce spectacle, dont le thème principal est le racisme anti-noir, s'appuie sur un remarquable texte - même s'il est un peu trop long et aurait gagné à être élagué - de Laurène Marx, également metteuse en scène de la pièce. Mélange de drôlerie et de gravité, ce texte est un long monologue d'une narratrice, qui, vêtue d'une jolie robe colorée, est jouée par Bwanga Pilipili. Celle-ci est debout en permanence face à la fois au public et à un microphone sur pied. Le monologue est entrecoupé, de temps en temps, par de courtes parenthèses musicales, au cours desquelles la comédienne esquisse quelques mouvements de danse.

Le texte raconte une histoire vraie, celle de Rita Nkat Bayang, une habitante de Yaoundé (Cameroun) qui, sur un site de rencontres amoureuses, est séduite par un blanc, un Belge, Christian. Rita Nkat Bayang a raconté son histoire à Laurène Marx et à Bwanga Pilipili.

Christian réussira à faire venir Rita à Tinlot, petite bourgade francophone de Belgique où il vit. Mais, en Belgique, rien ne se passera comme Rita l'espérait : Christian se révélera violent avec elle, et la mère de celui-ci, extrêmement raciste. Par ailleurs, le jeune fils de Rita et de Christian, Mathis, souffrira beaucoup du racisme anti-noir.

L'AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE. Née en 1987, Laurène Marx, qui, également comédienne, se définit comme « une femme transgenre non-binaire, et blanche », écrit des textes depuis l'âge de 16 ans, textes qu'elle a commencé à mettre en scène à 21 ans. Parmi ses œuvres, citons *Borderline Love* (2022), *Pour un temps sois peu* (2022), *Je vis dans une maison qui n'existe pas* (2023) et *Jag et Johnny* (2024).

En France, Laurène Marx a reçu notamment le Prix du jury de la Librairie Théâtrale et le Prix Adel Hakim.

LA COMÉDIENNE. Originaire de la République démocratique du Congo, Bwanga Pilipili, qui est quadragénaire, a été formée dans les années 2010 à l'Institut national supérieur des arts du spectacle, à Bruxelles. En 2021, elle a reçu un *Golden Africa Award* d'honneur. Elle est, par ailleurs, auteure, metteuse en scène et dramaturge.

POUR EN SAVOIR PLUS : <https://laurenemarx.com>

les trois cups ≡

« Portrait De Rita »,
« Jag And Johnny », Laurène Marx,
Jessica Guilloud, Critique,
Théâtre Ouvert,
Festival D'Automne À Paris 2025

Pluri-elles

Le Festival d'Automne à Paris fait entendre deux textes coécrits et mis en scène par Laurène Marx : « Portrait de Rita » et « Jag and Johnny ». Des portraits de gens et de chiens, de gens pris pour des chiens, des portraits qui se muent en paysages et évitent ainsi le cliché sur « ces gens-là ».

Elle revendique d'écrire sur ceux qui sont dans l'ombre, à la marge : les fous, les trans, les « cassos »... Parce que l'écriture, pour elle, c'est politique. Mais en fait, l'article défini avec son lot de généralité ne convient pas vraiment parce que l'œuvre de Lorène Marx est obstinément singulière, accrochée toujours à un corps, à un visage. Une folle, une trans... Souvent Laurène Marx elle-même, nous parle. Sur scène, cela donne une interprète sur un plateau vide, face à son micro, en frontal. La forme est toujours un peu la même, parce que du théâtre, l'artiste affirme se foutre et que l'essentiel serait ailleurs.

Pas sûr que cela soit tout à fait avéré. À vouloir faire entrer dans la lumière les renégats, les pas normaux, les pas tout beaux, on fait peut-être un peu attention à la lumière justement. Dans *Portrait de Rita*, celle-ci a les couleurs de l'incendie, de la rage peut-être, d'un gyrophare de police, d'une soirée à Yaoundé, d'une camerounaise pimpante perdue dans la blancheur terne de la campagne belge. Dans *Jag and Johnny*, elle est blafarde comme un lendemain de fête arrosée. Elle change, elle dérobe le visage de Jessica Guilloud. Quand la pénombre gagne, elle semble suggérer des secrets, des silences. À moins que ce ne soit l'incertitude d'être vraiment là, au monde.

Paroles et musique

Et puis si la scène est un gueuloir, si son vide laisse toute la place à la parole revendicative, il y a d'autres sons dans sa partition. Dans *Portrait de Rita*, les mots sont en effet entrecoupés de sons (plus ou moins intéressants) et de chansons enregistrées. Cela nous permet de reprendre notre souffle parce que les mots sont parfois en rafale. Et si l'image n'est pas déversée à profusion, elle est souvent si juste qu'on aimerait ne pas passer tout de suite à d'autres mots. Petite halte avant que le train ne reparte. Et puis on se laisse gagner par ce que charrient la musique et ses paroles qu'on n'a pas besoin d'entendre pour comprendre vraiment. La chansonnette – Proust le dit très bien, mais on le sait de toute façon – charrie des souvenirs et des époques entières. Elle fait peut-être vibrer les « beaufs » mais transcende les classes sociales.

Dans *Jag and Johnny*, ces chansons-là sont, de plus, chantées *a capella*. La voix nue pour une parole nue. Elle présente par là quelque chose de plus fragile, d'offert comme la paume. D'où, précisément, l'envie de tendre la main à Jessica Guilloud. Notre « *empathie de bourgeois.es* » (*sic*) fonctionne à plein.

Quand la photo est bonne, bonne, bonne

Dans le programme, Laurène Marx raconte son admiration pour Brel. Ce soir-là, cette référence travaille les textes. Il y a bien sûr (de manière un peu marquée ?) la reprise de *Ces-gens-là* dans *Portrait de Rita*. Surtout, l'écriture a cette qualité « brélienne » et aussi photographique de faire d'un portrait une photo de groupe. Quand on écoute *Jef*, on voit les gens autour de l'ivrogne et de son ami, on distingue la rue et la ville-même. C'est pareil ici. Dans *Jag and Johnny*, on commence dans une p'tite auto, avec un duo mère fille et on finit sous la voûte infinie du ciel, un soir de fête au village : les cousins innombrables, la vieille qui ne parle pas, mais danse en se balançant, les ivrognes et les fantômes.

Dans *Portrait de Rita*, on passe d'un enfant noir plaqué au sol – un cliché de fait divers mais trop banal – à la peinture de vies entières brisées : les amis de papa qui violent une toute jeune fille promiseuse ; l'esclave sexuelle du blanc qui l'a prise à son monde ; l'enfant, dans le ventre de sa mère, qui sent les coups qu'on lui porte ; le bébé noir qu'on délaisse à la crèche... Vies passées, vies gâchées.

On serait restée dans la p'tite auto, on aurait eu un joli texte comme une variation sur le retour au pays natal, à Reims, juste à la fin du monde. Mais *Jag and Johnny*, prend dans son grand angle ceux qui ne sont jamais partis. La performance donne une place aux cris de singes, aux yeux de biche, à plusieurs chiens maltraités. Sacrée ménagerie !

Aujourd'hui, cette ménagerie entre sur la scène littéraire. C'est encore l'histoire d'une guirlande qui a le courage de persister à clignoter comme on s'obstine à vivre, d'un passage à niveaux aux oreilles d'épagneuls, de rires émiettés comme des biscottes. De même, si on quittait la salle de *Portrait de Rita* au bout de cinq minutes, on ne comprendrait pas et on pourrait se demander ce qui autorise l'autrice à écrire une histoire qu'elle n'a pas subie.

Mais dans sa dramaturgie, l'écriture étonne, détonne, déplace, nous fait bouger. Au-delà de l'effet recherché de boucle, dans *Portrait de Rita*, de la fin presque lyrique de *Jag and Johnny*, on se retrouve en définitive là où on ne s'espérait pas. De même, au niveau de la phrase, alors que l'écriture nous entraînait dans le flux de l'oralité, tout à coup, on bute (comme chez Nicolas Mathieu, par exemple) sur une image. Laurène Marx donne le conseil à de jeunes étudiants en théâtre de ne pas se perdre, en devenant comédiens, mais d'écrire. Ce soir, en effet, on a eu rendez-vous avec une écriture forte et pluri-elles.

Dans la bande, elles sont au moins trois : Jessica Guilloud et Bwanga Pilipili portent aussi le texte en tant qu'interprètes. Porté par la voix de la première, son humour, sa grâce sincère, *Jag and Johnny* passe bien la rampe : une joueuse de flûte nous entraîne dans son sillage. Quant à Bwanga Pilipili, nerveuse, tendue, elle ne nous laisse pas en paix. Son *spoken language* éruptif, saccadé, au début pénible, vient nous tarauder. Sans le corps habité de Brel, le jeu d'acteur de ce dernier, sa chanson ne serait pas tout à fait la même.

Laura Plas

RÉSEAUX SOCIAUX

INSTAGRAM

PODCASTS



Mathis Grosos

Posté le 15 septembre 2025

mathisgrosos 17

« Jacques Brel » - Ces
Laurène Marx, Jessica
Guilloud

📍 Théâtre Ouvert

Laurène Marx insufflé de la tendresse là où la bourgeoisie culturelle distille du mépris. De ses observations pleines d'acuité s'esquissent des paysages d'une France rurale et populaire qui trouve un peu de rédemption. Et j'adore les chiens alors bon.

👉 « Portrait de Rita » –
Laurène Marx, Bwanga
Pilipili

📍 Théâtre Ouvert

À partir d'entretiens avec Rita Nkat Bayang, Laurène Marx et Bwanga Pilipili dressent le portrait d'une mère, arrachée au Cameroun, forcée de subir tour à tour le fétichisme et les violences institutionnelles. L'interprétation de Bwanga Pilipili est saisissante par sa singularité, sa maîtrise, son émotion.



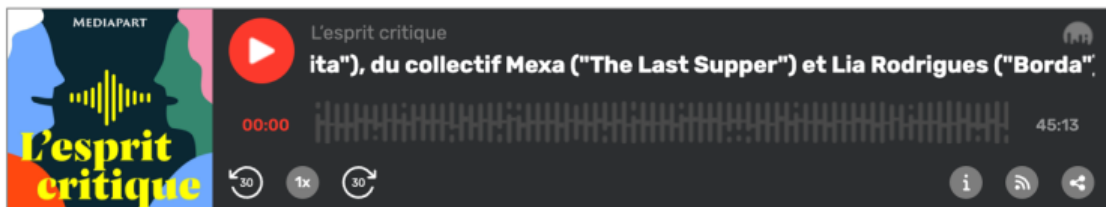
MEDIAPART

L'esprit critique « théâtre » : éthique et esthétique du spectacle vivant

Notre podcast culturel débat de « Portrait de Rita » signé Laurène Marx, de « The Last Supper » du collectif Mexa et de « Borda » de la chorégraphe Lia Rodrigues.

Cet article est en accès libre.

Pour soutenir Mediapart je [m'abonne](#)



Joseph Confavreux

28 septembre 2025 à 12h34

Partager

Chronique entre 0.02 et 17.45 / Diffusion le 28 septembre 2025 à 12h34

Du Brésil à la Belgique, en passant par Yaoundé, c'est à trois propositions situées à la lisière du théâtre que s'intéresse aujourd'hui « L'esprit critique », avec un « *stand-up triste* », un festin scénique à la fois festif et funèbre ainsi qu'une sublimation chorégraphique de la matière plastique.

On évoque aujourd'hui la nouvelle proposition de l'autrice et metteuse en scène Laurène Marx, intitulée *Portrait de Rita*, la mise en scène de la Cène par le collectif trans et brésilien Mexa baptisée *The Last Supper* et enfin *Borda* de la danseuse et chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues.

. « Portrait de Rita »

Portrait de Rita est un seul-en-scène interprété par Bwanga Pilipili, sur un texte et une mise en scène de Laurène Marx, fondé sur des entretiens que l'actrice et la metteuse en scène ont menés avec Rita Nkat Bayang, femme camerounaise arrivée en Belgique.

La pièce évoque son histoire et celle de son fils de 9 ans, Mathis, plaqué au sol par la police pour avoir lancé un caillou, une brique ou un parpaing – la version varie entre les policiers, la directrice de l'école et les autres personnes présentes – sur un camarade d'école qui l'injurait de façon raciste.

Bwanga Pilipili, elle-même originaire de la République démocratique du Congo, raconte donc, seule face au micro et en robe à fleurs chatoyante, l'histoire d'une femme de Yaoundé arrivée en Belgique pour rejoindre un homme prénommé Christian, sur un texte écrit par Laurène Marx, artiste blanche et trans soucieuse, comme il est dit dans le dossier de presse, « *d'éviter la récupération* ».

Ce *Portrait de Rita* est présenté à Théâtre Ouvert à Paris jusqu'au 30 de ce mois, en même temps que deux pièces plus anciennes de Laurène Marx, *Jag et Johnny* et *Pour un temps sois peu*, avant une importante tournée en France puisqu'il sera ensuite visible au Mans, au Théâtre national de Strasbourg, à l'université de Lille puis au Théâtre national Wallonie-Bruxelles.

<https://www.mediapart.fr/journal/culture-et-idees/280925/l-esprit-critique-theatre-ethique-et-esthetique-du-spectacle-vivant?uid=MT10NjA1MA==>